

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

Bell & Howell Information and Learning
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA
800-521-0600

UMI[®]



Université d'Ottawa · University of Ottawa

**Les Manifestations de la violence sacrée
dans *La Religieuse* de Denis Diderot et *Les Liaisons dangereuses*
de Pierre Choderlos de Laclos**

par



Fida Geagea

Département des lettres françaises

Faculté des arts

Thèse présentée à l'École des études supérieures

de l'Université d'Ottawa

en vue de l'obtention de la Maîtrise ès arts (Lettres françaises) : M.A.

Ottawa – 1999



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-46573-X

Les manifestations de la violence sacrée dans *La Religieuse* de Denis Diderot et
Les Liaisons dangereuses de Pierre Choderlos de Laclos.

Résumé

Dans *La Violence et le sacré*, René Girard s'interroge sur le rapport entre la violence et le sacrifice. La place décisive que la violence tient dans le sacrifice rituel ne peut s'expliquer, selon l'auteur, que par un sacrifice originel, une « violence fondatrice ». Ce premier sacrifice est le meurtre d'une victime émissaire, choisie au hasard par la communauté afin d'évacuer sa violence et d'instaurer l'ordre. Depuis, ce meurtre ne cessera d'être renouvelé sous la forme d'un rituel sacrificiel.

L'analyse de *La Religieuse* de Denis Diderot permet de voir comment la violence sacrée se perpétue. De la « crise sacrificielle » jusqu'à l'immolation de la « victime »; tous les éléments retrouvés dans le roman rappellent le rituel sacrificiel « traditionnel ». Toujours une seule et même victime qui subit la violence « unanime » : Suzanne Simonin.

En revanche, dans *Les Liaisons dangereuses*, les victimes se multiplient. D'ailleurs, le sacrifice n'est plus inspiré par le besoin de maintenir un ordre menacé : il est le fruit des principes libertins. De là, un rituel sacrificiel perverti par le jeu de la séduction.

REMERCIEMENTS

C'est pour moi un agréable devoir de remercier ceux et celles qui m'ont offert leur généreux soutien.

Je suis notamment redevable à mon directeur de thèse, M. Pierre Berthiaume, de m'avoir proposé ses remarques et ses critiques constructives. Ma gratitude va aussi à mon mari, Elias, qui m'a incitée à persévérer. Je n'oublie pas non plus les encouragements des membres de ma famille : Joseph, Zeina, Salim, Ziad et Nadine.

Que tous reçoivent ici l'expression de ma reconnaissance.

Introduction

Un constat est à l'origine de cette thèse : l'omniprésence de la violence. À travers les siècles, elle s'est manifestée sous différentes formes et les hommes l'ont interprétée selon leurs croyances et leurs habitudes. Il est très facile, pour nous, modernes, hommes et femmes civilisés, de croire que notre système judiciaire est l'outil le plus efficace pour limiter la violence. Nous avons d'ailleurs tendance à regarder d'un air méfiant, souvent supérieur toute autre méthode pour réduire la violence. Ainsi les tribus qui vivent loin des sociétés « modernes » nous inspirent un grand intérêt, cependant, nous ne comprenons rien à leurs croyances ni à leurs pratiques. Nous ne saisissons rien de leur mode de vie, car nous croyons le nôtre meilleur. Souvent par exemple, nous portons des jugements négatifs sur les tribus qui pratiquent le rituel sacrificiel, nous les estimons arriérées, nous les jugeons barbares. Pourtant, nous n'essayons pas de comprendre pourquoi leurs membres agissent de cette manière. Nous les voyons sacrifier une bête à une quelconque divinité, mais nous ignorons la fonction réelle à l'origine de cet acte. En fait, plusieurs d'entre nous ne croient pas qu'il puisse exister au sacrifice une autre raison que celle donnée par le sacrificateur. Souvent ce dernier prétend répondre au caprice d'une divinité ou bien il dit espérer en obtenir quelque faveur. Nous n'y comprenons rien, et c'est bien normal car tout sacrifice exige une certaine « méconnaissance » : les sacrificateurs-mêmes ignorent les vraies raisons à l'origine de leurs gestes ou plutôt le pouvoir du rituel sacrificiel.

Nous ne nous pouvons pas nier la ressemblance entre sacrifice et meurtre et, comme le montre René Girard dans *La Violence et le sacré*, toute violence peut «se

décrire en termes de sacrifice ¹». Toutefois ajoute-t-il, peu de gens se sont interrogés sur les rapports entre les deux formes de violence. Pourtant elles ont toujours existé, sinon coexisté.

En fait, toutes les méthodes qui servent à limiter la violence se ressemblent. Et comme le suggèrent certaines études, «les mécanismes physiologiques de la violence varient fort peu d'un individu à l'autre et même d'une culture à l'autre ²», ce qui veut dire que la violence qui joue sans doute un rôle dans le sacrifice n'est pas très différente des autres formes de violence que nous retrouvons aujourd'hui; elle n'est pas sans rapport, non plus, avec le meurtre « originel » des récits mythologiques (voir le texte de l'Appendice 1).

Dans *La Violence et le sacré*, René Girard met l'accent sur l'importance primordiale de la violence fondatrice. Dans ce travail, nous nous proposons d'étudier cette violence, que l'auteur place au cœur du sacré, dans *La Religieuse*, de Denis Diderot, et dans *Les Liaisons dangereuses*, de Pierre Choderlos de Laclos. Notre but est d'analyser les manifestations de la violence sacrée dans ces deux romans. Nous ne prétendons pas que la théorie de Girard s'applique à la lettre aux deux œuvres retenues : nous voulons relever les ressemblances et les différences qui nous permettront de voir une reproduction du sacrifice rituel, qui est lui-même une reproduction d'une « violence fondatrice » universelle et intemporelle.

¹ - René Girard, *La Violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972, p. 10.

² - *La Violence et le sacré*, p. 10.

Ce qui nous pousse à aborder un tel sujet, c'est l'importance des manifestations de violence dans les deux œuvres. Dans *La Religieuse*, Suzanne rappelle la « victime » décrite par René Girard. A l'exemple du bouc émissaire, elle attire sur elle la violence de la communauté. Marginale par sa naissance, elle accentue sa différence en refusant de devenir religieuse ; elle ne veut pas être cloîtrée dans un couvent. Pour éviter le désordre, on l'immole.

Dans *Les Liaisons dangereuses*, il est aussi question d'ordre. Valmont et Mme de Merteuil créent un monde chaotique ; l'ordre n'est rétabli que lorsqu'ils sont « sacrifiés ». Mais avant qu'ils le soient, ils vont « sacrifier », à leur tour, plusieurs victimes. Parmi celles-ci, figure la présidente de Tourvel. Quoique différente de ses « agresseurs », la « victime » leur ressemble par certains traits : par sa passion, par son adultère notamment. La rupture entre les « agresseurs » et la « victime » est finalement mince ; aussi le sacrifice peut-il avoir lieu.

Cependant, nul autre sacrifice n'est aussi manifeste que celui de Cécile Volanges. Poussée par son désir de vengeance, Mme de Merteuil réussit à diriger les coups de Valmont et même de Danceny sur la personne de Cécile. Une fois l'« unanimité » acquise, plus rien ne peut empêcher l'immolation de la victime.

Ce qui rend davantage l'étude de cette violence intéressante, c'est son étroit rapport avec la sexualité. Les manifestations de la sexualité sont souvent imprégnées de violence. Dans le cas de *La Religieuse*, nous constatons que la relation entre Suzanne et les mères supérieures bouleverse la vie conventuelle. Dans *Les Liaisons dangereuses*, la sexualité provoque la jalousie des protagonistes. La jalousie de Mme

de Merteuil est à l'origine de nombre de ses décisions, par exemple lorsqu'elle produit la lettre qui provoque la rupture définitive entre Valmont et la présidente de Tourvel. La sexualité aboutit aussi à des querelles et à des conflits sanglants. Lorsque Danceny apprend, de Mme de Merteuil, la relation qui lie Cécile à Valmont, il provoque son rival en duel et le tue. Bref, la sexualité provoque sans cesse le désordre dans les deux romans.

Dans *La Violence et le sacré*, René Girard introduit la question de la sexualité et de son rapport avec la violence. Toutefois l'auteur ne s'attarde pas longuement sur cette question et il l'étudie plutôt du point de vue des interdits. Pour pouvoir approfondir cette question, tout en suivant la piste tracée dans *La Violence et le sacré*, nous aborderons la sexualité en nous servant de l'analyse de Pierre Saint-Amand, lecteur assidu de René Girard, dans *Séduire ou La Passion des Lumières*. Cette étude nous permettra d'approfondir le rapport entre la sexualité et la violence.

Notre thèse comporte trois parties. Dans la première partie, nous recenserons les caractéristiques du sacrifice originel et rituel chez René Girard. Nous aborderons plusieurs aspects, dont la question de l'unanimité, celle du choix de la victime, enfin celle de la substitution. Dans une deuxième étape, nous relèverons les manifestations de la violence dans *La Religieuse*, pour ensuite analyser les formes sous lesquelles elle se présente. Nous étudierons aussi le rôle de la sexualité à l'intérieur de cette violence. La troisième partie de notre travail sera consacrée aux *Liaisons dangereuses*, où nous nous attarderons premièrement sur le sacrifice des victimes par les libertins. Nous verrons comment leur immolation est inspirée non par un besoin

de rétablir un ordre déchu mais par le désir de créer le chaos et de faire le mal. Dans un deuxième temps, nous analyserons le renversement des rôles qui fait des sacrificateurs du premier rituel les victimes du deuxième.

Première partie

Problématique

I

Le sacrifice originel

Dans *La Violence et le sacré*, René Girard s'interroge sur le rapport entre la violence et le sacrifice rituel. La place décisive que la violence tient dans le sacrifice rituel ne peut s'expliquer, selon l'auteur, que par un sacrifice originel, une « violence fondatrice ». Ce premier sacrifice est le meurtre d'une victime émissaire, choisie au hasard par la communauté afin d'évacuer sa violence et d'instaurer l'ordre, menacé précisément par la violence.

Dans *Les Bacchantes* d'Euripide, le meurtre de Penthée rappelle celui de la victime émissaire qui évacue la violence. Dionysos, le dieu, trouble la paix pour ensuite restaurer l'ordre en faisant exécuter Penthée, dont l'*hubris*³ est intolérable : Penthée tendait à se confondre avec le dieu. Aussi, le rôle de « troubleur » de paix que joue Dionysos est-il justifié a posteriori. Son action se mue en colère légitime contre l'*hubris* blasphématoire de Penthée. De là la structure du meurtre originel, selon René Girard.

La survie de la communauté est menacée lorsqu'une flambée de violence fait son apparition. Chacun cherche alors à restaurer l'ordre. Cependant tous perçoivent le même désir chez autrui comme une entreprise sacrilège, comme une manifestation

³ - Volonté de supériorité qui est presque sans limites.

de son *hubris*. La menace est écartée par le lynchage d'une victime sur laquelle tous s'entendent. Comme tous les membres de la société ont participé au meurtre, le meurtre les réconcilie. Cependant, ils n'assument pas la fureur qu'ils ont vécue car elle est trop bestiale, et ils la rejettent sur une force supérieure, sur une divinité. En agissant ainsi, les membres de la communauté déshumanisent la violence et s'en dissocient.

C'est ce meurtre qui instaure le rituel religieux dont la fonction est de renouveler et de perpétuer les effets du sacrifice originel dans le but de maintenir la violence hors de la communauté. Or tous les mythes des origines racontent le meurtre d'une créature mythique par d'autres créatures mythiques.⁴

⁴ - Voir *La Violence et le sacré*, chapitre IV, p. 139-140.

II

Le sacrifice rituel

Le sacrifice rituel reproduit le meurtre originel afin de :

vivifier et de renouveler l'ordre culturel en répétant l'expérience fondatrice, en reproduisant une origine perçue comme la source de toute vitalité et de toute fécondité : c'est à ce moment-là, en effet, que l'unité de la communauté est la plus étroite, que la crainte de retomber dans la violence interminable est la plus intense.⁵

Ainsi les communautés se remémorent-elles les mythes et commémorent-elles le sacrifice originel afin de protéger un ordre qui semble menacé.

1. La « crise sacrificielle »

La « crise sacrificielle » a lieu lorsque la survie de la communauté est menacée, c'est-à-dire lorsque les différences qui séparent ses membres s'estompent pour céder la place aux rivalités. Pour exposer ce point de vue, René Girard rappelle le discours d'Ulysse dans *Troilus and Cressida* de Shakespeare :

*...O. when Degree is shaken
Which is the ladder to all high designs,
The enterprise is sick! How could communities,
Degrees in schools, and brotherhoods in cities,
Peaceful commerce from dividable shores,
The primogenitive and due of birth,
Prerogative of age, crowns, sceptres, laurels,
But by degree, stand in authentic place?*

⁵ - *La Violence et le sacré*, p. 181.

*Take but degree away, untune that string,
And, hark, what discord follows! Each thing meets
In mere oppugnancy : the bounded waters
Should lift their bosoms higher than the shores,
And made a sop of all this solid globe :
Strength should be lord of inbecility,
And the rude son should strike his father dead :
Force should be right; or rather, right and wrong,
Between whose endless jar justice resides,
Should lose their names, and so should justice too.⁶*

La violence entre deux rivaux finit par s'étendre à la communauté entière, gommant ainsi les différences. La symétrie qui se trouve entre deux combattants, Polynice et Étéocle dans *Les Phéniciennes* par exemple, conduit les deux à la mort. Lorsque le geste de l'un réussit à détruire la symétrie, le geste de l'autre la rétablit. La violence efface les différences entre les protagonistes. Aussi, n'est-il pas

⁶ - *Troile et Cresside*, traduction de Pierre Leyris, *Œuvres complètes de Shakespeare*, Le Club Français du Livre, tome VIII, pp. 63-65. (N.d.E. 1980). Cité par René Girard, *Op. cit.*, p. 80-81.

« ...Oh ! Quand la hiérarchie vient à être ébranlée,
Échelle selon quoi tout grand dessein s'ordonne,
L'entreprise languit. Comment les sociétés,
Les confréries, les distinctions académiques,
Le paisible commerce entre deux longitudes,
Les droits de primogéniture et de naissance,
Les privilèges qu'on accorde à la vieillesse,
Ainsi qu'à la couronne, au sceptre, aux lauriers,
Pourraient-ils, sans hiérarchie, se maintenir ?
Brisez la hiérarchie, détendez cette corde,
Aussitôt quelle dissonance ! Tout se heurte,
Tout se combat ; les eaux naguère contenues
Exhaussant leur poitrine au-dessus des rivages
Et de ce bloc solide font un brouet ;
La force est reine maintenant sur la faiblesse
Et le fils effréné frappe son père à mort ;
Violence est loi ; mieux : le licite et l'illicite,
Dont Justice préside à l'éternel combat,
Perdent leur nom et Justice Pareillement. »

étonnant de voir la fascination dont les jumeaux sont l'objet. Bien qu'ils soient l'occasion d'heur et de richesse dans certaines sociétés, ils sont liquidés dans d'autres car ils représentent l'indifférenciation qui constitue une menace pour toute société.

Dans *Œdipe-roi*, Œdipe, Tirésias et Créon se croient capables de maîtriser la violence. Toutefois, c'est la violence qui les maîtrise en les insérant dans le jeu de la réciprocité violente. Chacun est dominé par son *hubris*. Chacun croit pouvoir interpréter l'oracle, ce qui force les autres à nier son pouvoir. Ceci provoque la colère de chacun d'eux. Le caractère de l'un devient semblable au caractère de l'autre car tous les trois font tour à tour la même chose. L'indifférenciation provoque le désordre. Le meurtre de Laïos demeure impuni et la peste menace la communauté.⁷

2. L'« unanimité »

Seul le sacrifice d'une victime peut faire disparaître le chaos. La violence doit être aiguillée sur un seul personnage, dont le sacrifice rétablira l'ordre. Mais comment choisir ? En effet, au cœur du désordre, tous deviennent jumeaux de la violence. Une seule et même stratégie est utilisée : l'accusation. Tous ont le même désir, tous connaissent la même haine. Chacun devient le double de l'autre. Ce qui veut dire que chacun peut devenir la victime. Cependant il suffit d'un seul indice pour orienter les accusations sur une personne, et par *mimésis* chacun y reconnaîtra la victime nécessaire.⁸

⁷ - Voir *La Violence et le sacré*, chapitre II, p. 63-104.

⁸ - Voir *La Violence et le sacré*, chapitre IV, p. 146-155.

pour orienter les accusations sur une personne, et par *mimésis* chacun y reconnaîtra la victime nécessaire.⁸

Une fable de La Fontaine. « Les Animaux malades de la peste », illustre très bien cette stratégie (voir le texte dans l'Appendice 2). Comme dans *Œdipe-roi*, la communauté est menacée par la peste. Pour rétablir l'ordre, il faut trouver un coupable et le sacrifier. Chacun désire la même chose, libérer la cité du mal, en apaisant la colère divine. Que faire ? Trouver une victime et l'accuser du mal. Chacun peut être cette victime, mais voilà, l'Ane s'accuse et par là, il provoque les accusations des autres. C'est là le « signe » : l'unanimité qui se fait autour d'une personne que toute la communauté « accuse ». Dans *Oedipe-Roi*, c'est Tisérias et Créon qui, accusant Oedipe, entraînent le choix de la communauté et réconcilient les membres entre eux en les libérant de leur propre violence. Le choix de l'objet sacrifié dans le cas du sacrifice originel est arbitraire. Dans le mythe d'Œdipe, la convergence de la violence du groupe sur l'un de ses membres est gratuite. Le choix semble être arbitraire mais le hasard témoigne de la volonté divine. Dans le rituel sacrificiel, le choix de la victime n'est pas laissé au hasard. En observant des cas réels ou mythologiques, nous nous rendons compte que le choix se déplace vers l'extérieur, et dissimule ainsi le lieu même de la violence originelle :

La violence humaine est toujours posée comme extérieure à l'homme; c'est pourquoi elle se fonde et se confond dans le sacré, avec les forces qui pèsent réellement sur l'homme du dehors, la mort, la maladie, les phénomènes naturels...

⁸ - Voir *La Violence et le sacré*, chapitre IV, p. 146-155.

Les hommes ne peuvent pas faire face à la nudité insensée de leur propre violence sans risquer de s'abandonner à cette violence⁹.

3. Les caractéristiques de la victime

Dans le rituel sacrificiel, la victime doit répondre à certaines exigences.

Premièrement, la rupture entre la victime et la communauté doit être relativement légère. Deuxièmement, la victime ne doit pas risquer de provoquer de représailles. En outre, la victime doit être pure car l'impureté est contagieuse. Enfin, la nature de la victime est ambivalente : puisqu'elle est sacrée, on ne doit pas lui faire violence : cependant si on ne lui fait pas violence, elle ne devient pas sacrée.

a. La ressemblance

Pour que le sacrifice conserve toute son efficacité, il faut qu'il y ait un lien entre la victime réellement immolée et celles auxquelles elle est substituée. La victime doit ressembler aux membres du groupe qui pratiquent le sacrifice et en même temps, appartenir à l'ordre du sacré, partant à l'ordre de la différence. L'objet sacrifié est substitué à la victime émissaire qui est liée au crime originel. Il faut donc qu'il y ait glissement "métonymique" des membres de la communauté aux victimes rituelles¹⁰, ce qui rend ainsi la victime, autant que possible, semblable au «double monstrueux» du sacrifice originel. Aussi, la victime ne doit-elle pas appartenir tout à

⁹ - *La Violence et le sacré*, p. 126.

¹⁰ - *La Violence et le sacré*, p. 404.

fait à la communauté. Elle doit être marginale ; elle doit être à la fois au-dedans et au-dehors. Elle est différente par ses lacunes¹¹, ou par son caractère hors-caste¹².

Toutefois, la rupture entre le sacrifié et la communauté doit rester mince. Si la rupture est trop forte, le sacrifié n'attire plus la violence sur lui et si la rupture est trop mince, le sacrifice perd sa capacité de violence saine pour se teinter de violence négative. Si la victime est trop liée à l'objet du crime à purifier, le sacrifice ressemble plutôt à une vengeance et il perd le pouvoir qu'il a d'instaurer l'ordre.¹³

b. La question des représailles

A part la question de la ressemblance, d'autres caractéristiques doivent être prises en compte. Entre autres, la victime ne doit pas risquer de provoquer de représailles. Pour cela, on préfère le sacrifice d'un animal à celui d'une femme, que le mari viendrait venger, par exemple. En effet, les représailles réintroduiraient la violence que le sacrifice vise à annihiler.¹⁴

c. Pureté et sacralité

En outre, le sacrifié doit être pur. Il ne doit pas appartenir au champ de la violence. La violence est contagieuse et tout contact avec un être impur rend impur.¹⁵

Le sacrifice rituel a un caractère ambivalent. En fait, il est légitime et illégitime ; il

¹¹ - enfant, esclave, prisonnière de guerre, par exemple.

¹² - roi, fou, par exemple.

¹³ - *La Violence et le sacré*, chapitre X, p. 404.

¹⁴ - *La Violence et le sacré*, chapitre I, p. 24-26.

¹⁵ - *La Violence et le sacré*, chapitre I, p. 46-48.

est à la fois un acte saint et un meurtre. L'ambivalence du caractère du sacrifice s'explique, selon Henri Hubert et Marcel Mauss, par le caractère sacré de la victime. Bien qu'il soit criminel de tuer une victime, à cause de son caractère sacré, celle-ci n'acquiert sa sacralité que lorsqu'elle est immolée.¹⁶ Objet de haine avant le sacrifice, le sacrifié devient sacré après son immolation car sa mort sauve les membres de la communauté de la violence qui les menace. Œdipe, chassé de Thèbes, est honoré à Colone. La victime émissaire se métamorphose en un être bénéfique à travers le sacrifice. Ainsi, le maléfique et le bénéfique s'unissent-ils.¹⁷

4. La substitution

Le sacrifice rituel a pour fonction de détourner la violence d'une personne menacée, souvent un membre de la famille. Alors pour protéger un être cher, on remplace la vraie victime par une autre. Par exemple, on choisit une bête qui ressemble à la victime initiale par sa douceur, son innocence, et on la substitue à la personne visée initialement par la violence.¹⁸

Plusieurs exemples de substitution se retrouvent dans les mythes fondateurs. Dans l'Ancien Testament¹⁹ nous assistons au rituel sacrificiel qui sert à protéger un être cher. Rébecca, épouse d'Isaac, veut à tout prix protéger Jacob, son fils préféré.

¹⁶ - Hubert, Henri et Marcel Mauss. *Sacrifice: its nature and function*, traduit du français par W. D. Halls. Londres, Cohen & West, 1964, p. 25-45.

¹⁷ - *La Violence et le sacré*, chapitre X, p. 374.

¹⁸ - *La Violence et le sacré*, chapitre I, p. 11-12.

¹⁹ - La Genèse, 27. 1-29.

Lorsqu'elle apprend comment Esaü, son fils aîné, obtiendra la bénédiction de son père, elle pousse Jacob à se substituer à son frère. Le père avait exigé d'Esaü le sacrifice d'une bête qu'il mangerait avant de le bénir. Profitant de l'absence de son frère, Jacob tue deux chevreaux. Rébecca prépare un mets délicieux pour son mari et fait porter les vêtements d'Esaü à Jacob. Afin de passer pour son frère, plus velu que lui, Jacob se couvre les mains et le cou de la peau des chevreaux. Lorsque Isaac le palpe, il le prend pour Esaü et le bénit. L'immolation des bêtes réussit ainsi à protéger Jacob de la malédiction. Dans cet exemple, les substitutions sont nombreuses. Jacob remplace son frère Esaü et se fait passer pour lui en s'affublant de la peau des chevreaux qui, eux-mêmes, ont été substitués au gibier à sacrifier. Bref, les substitutions servent à tromper la violence, et pour que le tout réussisse, il faut qu'il y ait de la tromperie.

Le même thème est repris par Homère dans *L'Odyssée*. Ulysse et ses compagnons sont prisonniers dans l'ancre du Cyclope. Ce dernier dévore l'un d'eux chaque jour. Pour échapper à la mort, les marins décident de s'enfuir ; ils crèvent les yeux du Cyclope à l'aide d'un pieux enflammé, mais celui-ci réussit à barrer la sortie de la grotte et ne laisse sortir que son troupeau. Pour s'assurer que seules les bêtes sortent, il les palpe. Pour éviter la mort, Ulysse se place sous le ventre d'une bête, et réussit à quitter la grotte. Là aussi, la bête joue un rôle salvateur en trompant la violence du monstre.

5. La « méconnaissance »

Les deux exemples proposés par René Girard mettent en doute la thèse qui soutient que le sacrifice est une médiation entre l'homme et la divinité, comme on le croyait avant ses travaux. Toutefois, si nous soutenons que la divinité soit en fait l'objet du sacrifice, cela suggère une part de « méconnaissance » dans tout sacrifice. Le rôle de la divinité dans le sacrifice nous empêche de voir que la violence porte sur une personne proche. Ainsi la violence devient-elle extérieure, voire sacrée.

Le religieux est donc loin d'être « inutile ». Il déshumanise la violence, il soustrait à l'homme sa violence afin de l'en protéger, faisant d'elle une menace transcendante et toujours présente qui exige d'être apaisée par des rites appropriés ainsi que par une conduite modeste et prudente.²⁰

C'est en fait la victime émissaire qui permet à l'homme de projeter sa violence hors de lui-même. Or pour que la violence cesse tout en passant pour divine, il faut que son efficacité demeure méconnue. Tant qu'il y a « méconnaissance », le religieux réussit à protéger les hommes. Aussi longtemps que le mécanisme de l'unanimité est ignoré, l'homme continue à camoufler sa propre violence.

C'est à cause de cette méconnaissance que l'idée d'une fonction réelle du sacrifice est rejetée aussi bien par l'Antiquité tardive que par le monde moderne. Toutefois, il faut apprendre à voir au-delà des apparences. Soutenir que sacrifier une bête ne sert qu'à diminuer la colère divine, c'est refuser de reconnaître que la violence porte en fait sur une personne proche. La conscience est détournée sur un

²⁰ - *La Violence et le sacré*, p. 201.

objet divin, et la violence interne sur autrui. Ainsi se déculpabilise-t-on d'un meurtre en se disant qu'il est imposé par une force supérieure.

En réalité, grâce au sacrifice, la communauté se protège contre sa propre violence. Le sacrifice élimine la violence qui la menace en la détournant vers une victime sur laquelle l'« unanimité » s'arrête. Alors le sacrifice a lieu lorsque la communauté se heurte à des problèmes comme les conflits internes ou à des difficultés pour sa survie, par exemple en cas de l'absence de pluie. Pour assurer la survie de ses membres, la société projette le chaos qui la déchire sur une personne ou une bête dont le sacrifice rétablira l'ordre.²¹

Aussi la préparation sacrificielle nécessite-t-elle une double opération. Il faut d'abord rendre la victime étrangère à la communauté, donc sacrée. Pour ce, il faut lui faire accomplir des actes interdits, lui faire transgresser les lois. Ensuite, il faut l'intégrer à la communauté. Si la victime est un animal par exemple, on l'humanise. Ainsi, les Dinka, un peuple du haut Nil, ont-ils établi une société bovine structurée de la même façon que la leur. Chaque homme, chaque femme a son équivalent dans la société bovine: même nom, même statut social. Lors d'une crise, au lieu de s'en prendre à un des leurs, les Dinka choisissent leur victime parmi les bêtes. L'animal choisi correspond par son rang à la personne qu'il remplace, celle sur laquelle l'« unanimité » s'est arrêtée.²²

En somme pour se protéger contre la violence, les membres d'une

²¹ - *La Violence et le sacré*, chapitre I, p. 18-19.

²² - *La Violence et le sacré*, chapitre X, p. 405-406.

communauté recourent à la violence. Le sang, dont la fluidité manifeste le caractère contagieux de la violence, devient purificateur lorsqu'il coule dans un sacrifice. Tout sang hors d'un sacrifice est impur car il est associé à la violence. Même le sang menstruel est considéré impur, et même d'une impureté extrême à cause de son rapport à la sexualité.

III

La sexualité et l'impureté

En effet, la sexualité, comme la violence, est considérée comme sacrée car elle est une force qui se joue de l'homme. On retrouve dans toutes les religions un rapport entre la sexualité et la violence. Ce rapport s'appuie sur une grande affinité entre les deux. En fait, il est parfois difficile de distinguer la sexualité de la violence, que ce soit dans ses manifestations immédiates; défloration, viol, sadisme ou bien dans ses conséquences plus lointaines.

Ces « conséquences » sont évidentes : la sexualité est sans cesse la cause de diverses maladies réelles ou imaginaires. Elle aboutit à l'accouchement douloureux et sanglant qui menace la vie de la mère et de l'enfant. La violence est à son comble lorsqu'on échappe au cadre rituel, dans les amours illégitimes, que ce soit l'adultère ou l'inceste. De cette violence résulte une impureté extrême.

Mais même lorsque les interdits sont respectés, la sexualité s'accompagne de violence. Ainsi, il n'est pas étonnant que la sexualité soit une cause permanente de désordre; elle provoque querelles, batailles, rancunes et jalousies.

Comme la violence, la sexualité se rabat sur des objets de rechange lorsque l'objet qu'elle vise demeure inaccessible. Dès lors, on observe que la sexualité peut provoquer le chaos. En fait le glissement de la sexualité à la violence et de la violence à la sexualité s'effectue facilement :

La sexualité contrecarrée débouche sur la violence. Les querelles d'amoureux, inversement, se terminent dans l'étreinte. Les recherches scientifiques récentes confirment sur beaucoup de points la perspective primitive. L'excitation sexuelle et la violence s'annoncent un peu de la même façon. La majorité des réactions corporelles mesurables sont les mêmes dans les deux cas.²³

La différence entre la violence et la sexualité est la multitude. Les formes extrêmes de la violence ne peuvent pas être directement sexuelles car elles sont collectives. Or il n'y a pas de sexualité collective. C'est pour cela qu'il est préférable d'étudier le sacré en se basant sur la violence et non sur la sexualité. Une lecture fondée sur la violence fait à la sexualité la place qui lui revient dans la pensée religieuse primitive.²⁴

²³ - *La Violence et le sacré*, p. 58.

²⁴ - *La Violence et le sacré*, chapitre I, p. 55-59.

Deuxième partie

Analyse de *La Religieuse*

de Denis Diderot

Dans *La Religieuse* de Diderot, nous retrouvons presque toutes les étapes du rituel sacrificiel, de la crise sacrificielle jusqu'au sacrifice de la victime. Le sacrifice se réalise sous différentes formes. Parfois, il a lieu dans le cadre d'un rituel religieux, l'exorcisme par exemple, et d'autres fois dans un milieu profane. Cependant, il vise toujours l'immolation d'une victime afin de rétablir un ordre déchu. Et cette victime semble être toujours la même : Suzanne Simonin.

Dans la première partie, nous nous attarderons sur la situation familiale de Suzanne. Nous verrons comment sa naissance adultère la place d'emblée dans le rang des hors-caste. Exilée de sa famille, condamnée au cloître, elle devient le bouc émissaire de la communauté entière.

La deuxième partie sera consacrée à l'étude de son immolation dans le couvent de Longchamp où elle souffrira les méchancetés les plus atroces. Son sacrifice rappelle sans doute le rituel sacrificiel traditionnel. Et après sa mort symbolique, elle sera encore une fois vouée à l'exil.

L'abandon maternel de Suzanne la conduira vers d'autres figures maternelles. Dans la troisième partie de ce chapitre, nous étudierons son évolution sexuelle et nous établirons le lien entre la violence et la sexualité.

I

La situation familiale

Fruit d'un adultère, Suzanne est traitée en étrangère dès son enfance. Elle ne réussit pas à se faire accepter par les membres de sa famille. Elle veut certes ressembler à ses sœurs, mais elle sera toujours différente. Elle désire bien l'amour et la tendresse de sa mère mais elle ne les obtiendra jamais. Elle rappelle à sa mère le crime que celle-ci a commis et elle est appelée à jouer un rôle dans son salut :

Ma fille, car vous l'êtes malgré moi, vos sœurs ont obtenu des lois un nom que vous tenez du crime ; n'affligez pas une mère qui expire ; laissez-la descendre paisiblement au tombeau ; qu'elle puisse se dire à elle-même. lorsqu'elle sera sur le point de paraître devant le grand juge, qu'elle a réparé sa faute autant qu'il était en elle ; qu'elle puisse se flatter qu'après sa mort vous ne porterez point le trouble dans la maison.²⁵

La mère veut réparer son crime, mais à quel prix? Par le sacrifice de sa fille. Elle aurait désiré mourir en accouchant ou bien accoucher d'un enfant mort, cependant cela ne fut pas le cas, et l'enfant vint au monde pour lui rappeler sans cesse un interdit qu'elle n'avait pas respecté : l'adultère. Alors la mère veut expier son péché et c'est à travers sa fille qu'elle le fait.

En plus de la mère, le père exprime son désir d'éloigner Suzanne. Elle lui rappelle la trahison de son épouse. Toutefois, au lieu de s'en prendre à sa femme, qui

²⁵ - Denis, Diderot, *La Religieuse*, Paris, GF-Flammarion, 1968, p. 59.

est en réalité la coupable, il dirige sa violence sur Suzanne. En se débarrassant de cette dernière, il assure la protection de sa femme, un être qui lui est cher. en plus de la purifier du crime qu'elle a commis.

Le comportement du père rappelle celui de la tribu Chuchki dont les membres sacrifient un des leurs pour venger un crime commis par l'un d'eux. Ils agissent de cette manière pour ne point déclencher la vengeance de ceux qui ont perdu un être cher. Ils réparent le crime en sacrifiant une autre victime que le vrai coupable, assurant ainsi la survie de ce dernier et interdisant des représailles. Dans *La Religieuse* et chez les Chuchki, l'acte ressemble autant à un châtement légal, car il vise la réparation d'un crime, qu'à un sacrifice puisque la victime de la deuxième violence n'est pas coupable du premier crime.

1. Les caractéristiques de la victime

Suzanne est sans doute la victime parfaite. Premièrement, la rupture entre elle et sa famille est assez mince pour permettre le sacrifice. Tout en étant un membre de la famille, Suzanne se trouve à l'extérieur du noyau familial car elle est l'enfant d'un adultère. De plus, elle ne se distingue pas seulement par sa naissance mais aussi par sa beauté et ses talents.

La deuxième caractéristique de la victime est de ne point provoquer les représailles. Pour que Suzanne ne réclame pas sa part de l'héritage de ses parents, il faut qu'elle devienne religieuse, ce qui l'empêcherait, à cause des ses vœux, de faire une telle demande. Dans l'esprit de sa mère, Suzanne ne méritait rien car elle est

l'enfant d'un crime. Cependant elle craignait que sa fille demande à la loi ce qu'elle lui refusait. C'est pour cela que son exil importe tant. Ainsi le sacrifice de Suzanne empêche-t-il la vengeance au lieu de la provoquer.

Enfin, son obéissance et son innocence permettent de conclure qu'elle est pure. Et si cela n'est pas vrai, son exil diminue de toute façon le risque de contagion.

2. L'unanimité

Pourquoi le choix s'est-il arrêté sur Suzanne ? Nous apprenons, à plusieurs reprises, que Suzanne sème le « trouble » dans la maison. Elle provoque des querelles entre ses parents, car sa présence rappelle sans cesse la faute passée de la mère. Alors son sacrifice devient essentiel au rétablissement de l'ordre dans le milieu familial, d'autant plus que l'« unanimité » contre elle est, semble-t-il, déjà acquise:

Mademoiselle, puisqu'il ne fallait qu'un mot pour faire le bonheur de votre père, de votre mère et le vôtre, pourquoi l'avoir différé si longtemps ? Monsieur et madame ont un visage que je ne leur ai jamais vu depuis que je suis ici : ils se querellaient sans cesse à votre sujet ; Dieu merci, je ne verrai plus cela, explique la bonne.²⁶

Même la bonne exprime son désir de paix. Le spectacle de la violence, sous toutes ses formes, a quelque chose de contagieux et elle ne veut pas être entraînée dans les disputes familiales.

²⁶ - *La Religieuse*, p. 61

3. L'exil

Le « mot » qui devait faire le bonheur des parents de Suzanne, c'est son consentement à quitter la maison. Si le choix s'est arrêté sur Œdipe dans *Œdipe-roi*, c'est qu'il est coupable d'inceste et de parricide. Suzanne est choisie à cause de l'adultère de sa mère et du désir incestueux qu'elle éprouve pour elle. En effet, tout au long du roman, elle ne cessera de désirer sa mère mais en vain. Nous reviendrons plus bas sur cette observation²⁷.

La situation familiale est un présage de la violence que subira Suzanne tout au long du roman. Son premier exil, signe de la réussite du premier sacrifice, fait d'elle un « bouc émissaire » idéal qui ne cesse d'attirer la violence communautaire.

²⁷ - Voir la sous-section I de la section III.

II

La violence à Longchamp

Ainsi, Suzanne connaîtra-t-elle d'autres exils. Comme dans le milieu familial, Suzanne est à l'origine du désordre dans le couvent de Longchamp. À la suite de la mort de la mère de Moni, elle connaît un sort très difficile. Cependant cette fois, elle n'est plus la victime d'un crime commis par un autre, mais celle qui attire la violence sur sa personne. Elle devient désobéissante, sème le désordre parmi les religieuses et fait sans cesse l'éloge de la défunte supérieure au détriment de la nouvelle, provoquant ainsi la haine de celle-ci. En fait, admet-elle, « je n'omis rien de ce qui pouvait me faire craindre, haïr, me perdre, et j'en vins à bout »²⁸.

1. Les caractéristiques de la victime

Toutefois même si, au début, elle attire la violence sur elle, son choix n'est pas pour autant arbitraire. Elle est avant tout marginale par sa naissance et ensuite par son désir de liberté. Elle aspire à la vie mondaine, ce qui la distingue des autres religieuses. Cependant, elle leur ressemble par le fait qu'elle est une religieuse, notamment par sa foi; elle appartient donc à la communauté conventuelle. Ainsi, la rupture entre la victime et la communauté religieuse est relativement mince, ce qui veut dire que la première caractéristique de la victime est remplie.

²⁸ - *La Religieuse*, p. 75.

La crainte des représailles est présente dans le couvent de Longchamp. La possibilité de vengeance est menaçante car les parents, le clergé et les hommes de loi peuvent intervenir. D'ailleurs les craintes des religieuses sont exprimées à plusieurs reprises :

Elle aura écrit contre vous, contre nous, quelque mémoire au grand vicaire, à l'archevêque ; Dieu sait comme elle aura peint l'intérieur de la maison : on croit aisément le mal. Madame, il faut disposer de cette créature, si vous ne voulez pas qu'elle dispose de nous.²⁹

Les religieuses craignent les conséquences de leurs gestes, tout en les posant. Elles ne veulent pas être dénoncées et c'est pour cela qu'elles encouragent la Supérieure à exécuter Suzanne. La Supérieure même veut éviter un scandale :

Mon enfant, vous allez faire un éclat inutile. Revenez à vous, je vous en conjure par votre propre intérêt, par celui de la maison : ces sortes d'affaires ne se suivent point sans des discussions scandaleuses.³⁰

La peur des représailles est très grande. En fait, la Supérieure s'inquiète tellement qu'elle finira par accuser Suzanne d'être possédée par le démon. Aussi, fait-on jurer à Suzanne de ne point parler des méchancetés qu'on lui a fait subir :

_Ce n'est pas tout, me dit la supérieure; jurez-moi, par la sainte obéissance, que vous ne parlerez jamais de ce qui s'est passé.

_Ce que vous avez fait est donc bien mal, puisque vous exigez de moi par serment que j'en garderai le silence ? Personne n'en saura jamais rien que votre conscience, je vous le jure.³¹

²⁹ - *La Religieuse*, p. 82.

³⁰ - *La Religieuse*, p. 93.

³¹ - *La Religieuse*, p. 84.

De plus, on l'empêche de se confesser pour qu'elle ne raconte pas au prêtre ce qu'on lui fait.

2. L'unanimité

Comme nous l'avons mentionné, l'unanimité des membres est essentielle à la réussite du sacrifice. D'ailleurs Suzanne se rend compte de cela en observant l'état d'une religieuse :

elle fut enfermée. privée des exercices de la religion : elle en devint folle; et comment la tête résisterait-elle aux persécutions de cinquante personnes qui s'occupent depuis le commencement du jour jusqu'à la fin à vous tourmenter ?³²

Tous ceux qui assistent à un sacrifice doivent participer à la mise à mort de la victime. L'unanimité dans la famille de Suzanne la conduit à l'exil car tous les membres s'entendent sur sa culpabilité et cela assure la réussite de son sacrifice.

Dans le couvent de Longchamp, le choix de la victime s'arrête sur Suzanne. Comme la mère supérieure, les religieuses ne tardent pas à lui attribuer tous les péchés imaginables. Et bientôt, on lui fait subir les méchancetés les plus atroces. On la condamne à l'exil. On la traite différemment des autres; on l'enferme, on l'empêche d'assister à l'office, on lui refuse la nourriture, bref, on lui fait violence:

On en vint jusqu'à me voler, me dépouiller, m'ôter mes chaises, mes couvertures et mes matelas : on ne me donnait plus de linge blanc; mes vêtements se déchiraient : j'étais presque sans bas et sans souliers.

³² - *La Religieuse*, p. 121.

[...] Si je passais sous des fenêtres, j'étais obligée de fuir, ou de m'exposer à recevoir les immondices des cellules. Quelques sœurs m'on craché au visage. J'étais devenue d'une malpropreté hideuse.³³

Il suffit d'un peu de « désordre » dans la tenue de Suzanne pour permettre à la Supérieure de l'accuser:

Mon enfant, vous êtes possédée du démon ; c'est lui qui vous agite, qui vous fait parler, qui vous transporte ; rien n'est plus vrai : voyez dans quel état vous êtes ! » [...] « O Jésus ! elle est possédée; rien n'est plus vrai, elle est possédée ...»³⁴

Comme dans les cas étudiés par René Girard, l'unanimité n'est pas le résultat d'une décision spontanée du groupe. Le plus souvent, un des membres de la communauté oriente le choix du groupe. C'est bien ce qui se passe au couvent, où l'accusation de la Supérieure suffit pour orienter la violence des religieuses sur Suzanne :

Mes sœurs, leur dit-elle, je vous invite à vous jeter au pied des autels, et à implorer la miséricorde de Dieu sur une religieuse qu'il a abandonnée, qui a perdu le goût et l'esprit de la religion, et qui est sur le point de se porter à une action sacrilège aux yeux de Dieu, et honteuse aux yeux des hommes.³⁵

À la suite de ce discours, les accusations commencent à pleuvoir:

Je ne sais pas si c'est méchanceté ou illusion; c'est que, quoique je ne fisse rien qui marquât un esprit dérangé, à plus forte raison un esprit obsédé de l'esprit infernal, elles délibérèrent entre elles s'il ne fallait pas m'exorciser; et il fut conclu, à la pluralité des voix, que j'avais renoncé à mon chrême et à mon baptême, que le démon résidait en moi, et qu'il m'éloignait des offices divins. Une autre ajouta qu'à certaines prières je grinçais les dents et que je frémissais dans l'église,

³³ - *La Religieuse*, p. 101.

³⁴ - *La Religieuse*, p. 95.

³⁵ - *La Religieuse*, p. 97.

qu'à l'élévation du Saint-Sacrement je me tordais les bras. Une autre, que je foulais le Christ aux pieds et que je ne portais plus mon rosaire (qu'on m'avait volé), que je proférais des blasphèmes que je n'ose vous répéter. Toutes, qu'il se passait quelque chose qui n'était pas naturel, et qu'il fallait en donner avis au grand vicaire; ce qui fut fait.³⁶

Au milieu des accusations, s'élève une voix, celle de sœur Sainte-Ursule, pour défendre la victime. Toutefois, réussit-elle à briser l'unanimité d'une communauté aveuglée par sa propre violence ? Sainte-Ursule ne constituera pas un obstacle aux rituels sacrificiels.

3. Les rituels sacrificiels

Alors commencent les rites purificateurs. Ils débutent par des prières pour les agonisants et finissent par la mort symbolique de Suzanne :

A la fin de l'office, on me fit coucher dans une bière au milieu du chœur : on plaça des chandeliers à mes côtés, avec un bénitier ; on me couvrit d'un suaire, et l'on récita l'office des morts, après lequel chaque religieuse, en sortant, me jeta de l'eau bénite, en disant : « *Requiescat in pace.* » Il faut entendre la langue des couvents, pour connaître l'espèce de menace contenue dans ces derniers mots.³⁷

Cette scène est suivie par plusieurs autres mortifications. Une fois, la supérieure donne l'ordre de marcher sur le corps de Suzanne qui était couchée à terre : « Marchez sur elle, ce n'est qu'un cadavre. »³⁸ On l'accuse de semer le désordre en

³⁶ - *La Religieuse*, p. 104.

³⁷ - *La Religieuse*, p. 99.

³⁸ - *La Religieuse*, p.102.

brisant les règles, et de commettre des « actions déshonnêtes »³⁹. Bref, on lui attribue les gestes les plus obscènes.

Non seulement on lui fait violence, mais on éprouve du plaisir à la voir souffrir, notamment lors de la perte de son procès :

Mon affaire fut plaidée à l'audience et perdue. Toute la communauté en était instruite, que je l'ignorais. C'était un mouvement, un tumulte, une joie, de petits entretiens secrets, des allées, des venues chez la supérieure, et des religieuses les unes chez les autres.⁴⁰

En fait, elle est l'objet de plusieurs plaisanteries cruelles : « Les religieuses m'examinent de loin : elles ne voulaient rien perdre du spectacle de ma douleur et de mon humiliation. »⁴¹ Après la mort symbolique du corps, vient celle, tout aussi symbolique, de l'âme.

En effet, toutes les souffrances qu'on fait subir à Suzanne aboutissent au rituel qui a le plus d'affinité avec le sacrifice : le rite d'exorcisme. L'exorcisme, nous apprend René Girard, a un caractère sacrificiel. Souvent, lorsqu'il est pratiqué dans une fête, il remplace le sacrifice car il a la même fonction. En principe, l'exorcisme est une violence dirigée contre le diable. Pour chasser le diable, on poussait des cris, on agitait les bras, par exemple. Les exorcistes allaient jusqu'à simuler des combats imitant ainsi la crise sacrificielle qui précède tout sacrifice. A la fin du combat, l'unanimité était acquise et le rituel pouvait se dérouler.⁴²

³⁹ - *La Religieuse*, p. 103.

⁴⁰ - *La Religieuse*, p. 122.

⁴¹ - *La Religieuse*, p. 124.

⁴² - *La Violence et le sacré*, chapitre V, p. 179-189.

Dans *La Religieuse*, l'unanimité est déjà acquise et la victime prête à être exorcisée :

« Renoncez-vous à Satan et à ses œuvres ? »

[...]

« J'y renonce, j'y renonce. »

Il se fit apporter un christ et me le présenta à baiser ; et je le baisai sur les pieds, sur les mains et sur la plaie du côté. Il m'ordonna de l'adorer à voix haute; je le posai à terre, et je dis à genoux :

« Mon Dieu, mon sauveur, vous qui êtes mort sur la croix pour mes péchés et pour tous ceux du genre humain, je vous adore, appliquez-moi le mérite des tourments que vous avez soufferts ; faites couler sur moi une goutte du sang que vous avez répandu, et que je sois purifiée. Pardonnez-moi, mon Dieu, comme je pardonne à tous mes ennemis... »⁴³

Dans cette scène, on peut penser que Suzanne finit par croire à sa culpabilité, qu'elle demande à souffrir, qu'elle demande à être sacrifiée, qu'elle souhaite enfin être purifiée. Rappelons que le sang est purificateur lorsqu'il est le résultat d'un sacrifice. Jésus-Christ a été sacrifié sur la croix pour sauver son peuple et Suzanne peut en partie se comparer à lui. Elle paraphrase même les mots qu'il a prononcés en mourant : « Pardonnez-moi, mon Dieu, comme je pardonne à tous mes ennemis... » Et dans un autre épisode elle dira : « Mon Dieu, je vous demande pardon des fautes que j'ai faites, comme vous le demandâtes sur la croix pour moi »⁴⁴. D'ailleurs, les religieuses vont lui reprocher son comportement : « Quel orgueil ! s'écrièrent-elles ; elle se compare à Jésus-Christ, et elle nous compare aux juifs qui l'ont crucifié. »⁴⁵

⁴³ - *La Religieuse*, p. 112-113.

⁴⁴ - *La Religieuse*, p. 83-84.

⁴⁵ - *La Religieuse*, p. 84.

Comme Penthée, Suzanne se compare à Dieu ; cependant contrairement à Jésus-Christ, elle n'accède pas à la transcendance.

A la suite de tous les rites purificateurs où la violence physique et la violence psychologique sont en harmonie, le corps et l'âme de Suzanne ne résistent plus. La religieuse tombe malade. Mais grâce aux soins attentionnés de Sainte-Ursule, elle échappe à la mort: « ce fut dans cette circonstance que la sœur Ursule montra bien toute l'amitié qu'elle avait pour moi ; je lui dois la vie. »⁴⁶

En brisant l'unanimité des religieuses, Sainte-Ursule cause l'échec de l'immolation réelle de la victime l'empêchant ainsi d'accéder à la sacralité par la mort. De plus, l'annonce de la survie de la victime cause le désarroi des religieuses qui espéraient voir disparaître leur violence avec la victime :

A chacun de ces mots, la joie se déployait sur le visage de mon amie, et sur celui de la supérieure et de ses compagnes je ne sais quoi de chagrin que la contrainte dissimulait mal.⁴⁷

4. Souillure et contagion

Lors de son exorcisme, Suzanne demande d'être purifiée par une goutte de sang provenant du Christ. Or, si le sang est purificateur lorsqu'il provient d'un sacrifice, il est impur lorsqu'il coule pour une autre raison. Ainsi, dans une scène entre mère et fille, le sang est-il associé à la souillure :

Mes larmes et le sang qui coulait de mon nez se mêlaient ensemble, descendaient le long de mes bras, et j'en étais toute couverte sans que

⁴⁶ - *La Religieuse*, p. 129.

⁴⁷ - *La Religieuse*, p. 131.

je m'en aperçusse. A quelques mots qu'elle dit, je conçus que sa robe et son linge en avaient été tachés, et que cela lui déplaisait.⁴⁸

Dans Séduire ou La Passion des Lumières, Pierre Saint-Amand associe cette scène à un désir homosexuel que Suzanne éprouve pour sa mère. Il voit dans le sang qui coule le sang utérin qui va de la fille à la mère. Nous assistons, dit-il, au processus de la naissance, mais sous un mode inversé.⁴⁹ Or René Girard observe que la sexualité a des affinités avec la violence, que ce soit dans l'inceste, dans l'adultère, et bien sûr dans l'accouchement qui est accompagné de douleur et de sang, sans oublier le risque de perdre soit l'enfant soit la mère ou même les deux. Le sang qui coule de Suzanne ne fait pas seulement écho à la naissance, et à une naissance adultère : il représente un désir incestueux. Alors le sang est doublement impur.

Or l'impureté est redoutée par tous. Ainsi, lorsque Suzanne fait la rencontre d'une religieuse folle, elle craint de devenir comme cette religieuse si elle accepte de prendre le voile. Elle craint l'impureté contagieuse du spectacle de la violence, que lui fait voir une religieuse qui a perdu l'esprit :

Je n'ai jamais rien vu de si hideux. Elle était échevelée et presque sans vêtement : elle traînait des chaînes de fer ; ses yeux étaient égarés ; elle s'arrachait les cheveux : elle se frappait la poitrine avec les poings, elle courait, elle hurlait : elle se chargeait elle-même, et les autres, des plus terribles imprécations ; elle cherchait une fenêtre pour se précipiter. La frayeur me saisit, je tremblai de tous mes membres, je vis mon sort dans celui de cette infortunée, et sur-le-champ il fut décidé, dans mon cœur, que je mourrais mille fois plutôt que de m'y exposer. On

⁴⁸ - *La Religieuse*, p. 52.

⁴⁹ - Pierre, Saint-Amand, *Séduire ou la passion des Lumières*, Paris, Meridiens Klincksieck, 1987, p. 40.

pressentit l'effet que cet événement pourrait faire sur mon esprit; on crut devoir le prévenir.⁵⁰

Suzanne craint la contagion car tout contact avec un être impur rend impur. Son inquiétude sera justifiée puisqu'elle finira par vivre une expérience semblable à celle de cette religieuse. Elle sera atteinte par une maladie qu'elle croyait déjà contagieuse : l'autodestruction :

Mon premier mouvement fut de me détruire ; je portai mes mains à ma gorge ; je déchirai mon vêtement avec mes dents ; je poussai des cris affreux ; je hurlais comme une bête féroce ; je me frappai la tête contre les murs ; je me mis tout en sang ; je cherchai à me détruire jusqu'à ce que les forces me manquassent, ce qui ne tarda pas.⁵¹

L'état que nous décrivent ces deux épisodes est celui de la victime qu'on sacrifie de loin. Dans l'univers grec, nous raconte René Girard, faire violence à ceux qu'on considère impurs c'est risquer de se faire contaminer. Or Suzanne passe pour violente, aussi présente-t-elle une menace. Pour prévenir toute contamination, les Grecs abandonnaient l'*anathème* à sa propre violence. Souvent, ils le conduisaient dans un lieu désert et le laissaient là, sans vivres, évitant ainsi de lui faire violence directement et de se faire contaminer. Suzanne va être abandonnée, comme l'*anathème*, à sa propre violence. Elle seule sera la responsable de la violence qu'elle subit ou qu'elle se fait subir.

En agissant ainsi, le sacrificateur n'élimine pas seulement le risque de contagion, il écarte toute menace d'une éventuelle culpabilité. Il évite du même coup

⁵⁰ - *La Religieuse*, p. 45.

⁵¹ - *La Religieuse*, p. 83.

le spectacle de la violence, qui est contagieux. Puisque la violence a des effets mimétiques, il faut éviter tout contact direct avec elle. Lorsqu'on fait croire aux religieuses que Suzanne est possédée par le diable, elles évitent de s'approcher d'elle. Elles prennent toutes les précautions pour ne point la frôler ou la toucher :

La communauté s'assembla ; on me regarda comme une réprouvée, ma démarche fût traitée d'apostasie ; et l'on défendit, sous peine de désobéissance, à toutes les religieuses de me parler, de me secourir, de m'approcher, et de toucher même aux choses qui m'auraient servi. Ces ordres furent exécutés à la rigueur. Nos corridors sont étroits ; deux personnes ont, en quelques endroits, de la peine à passer de front : si j'allais, et qu'une religieuse vînt à moi, ou elle retournait sur ses pas, ou elle se collait contre le mur, tenant son voile et son vêtement, de crainte qu'il ne frottât contre le mien. Si l'on avait quelque chose à recevoir de moi, je le posais à terre, et on le prenait avec un linge ; si l'on avait quelque chose à me donner, on me le jetait. Si l'on avait le malheur de me toucher, l'on se croyait souillée, et l'on allait s'en confesser et s'en faire absoudre chez la supérieure.⁵²

La confession devient une nécessité à toute religieuse qui approche Suzanne.

La peur inspirée par un être qu'on croit impur se transforme parfois en terreur :

Une des plus jeunes [religieuses] était au fond du corridor, j'allais à elle, et il n'y avait pas moyen de m'éviter. La frayeur la plus terrible la prit ; d'abord elle se tourna le visage contre le mur, marmottant d'une voix tremblante : « Mon Dieu! Mon Dieu! Jésus! Marie! ... » Cependant j'avançais ; quand elle me sentit près d'elle, elle se couvrit le visage des ses deux mains de peur de me voir, s'élança de mon côté, se précipita avec violence entre mes bras, et s'écria : « à moi! A moi! Miséricorde! Je suis perdue! Sœur Sainte-Suzanne, ne me faites point de mal ; sœur Sainte-Suzanne, ayez pitié de moi ... » Et en disant ces mots, la voilà renversée à moitié morte sur le carreau.⁵³

⁵² - *La Religieuse*, p. 99.

⁵³ - *La Religieuse*, p. 103.

Cet exemple illustre la peur qu'éprouve les gens face à la souillure et les précautions qu'ils prennent pour l'éviter ou pour s'en purifier. Et Suzanne n'échappe pas à cette terreur. Bien qu'elle reproche aux religieuses leur comportement superstitieux, elle agit de la même façon lorsqu'elle croit Mme de ***, la supérieure du couvent d'Arpajon possédée par le démon. :

L'image sous laquelle le directeur me l'avait montrée, se retraça à mon imagination, le tremblement me prit, je n'osai la regarder, je crus que je la verrais avec un visage hideux et tout enveloppé de flammes, et je disais au-dedans de moi : « Satana, vade retro, apage, Satana. Mon Dieu, conservez-moi, éloignez de moi ce démon.⁵⁴ »

La peur de la contagion dépasse parfois la purification personnelle. Il faut éliminer l'impureté en purifiant la source. Mais la question de la « souillure », est plus complexe, dans le cas de Suzanne, que dans celui des « victimes » traditionnelles. En effet, on l'a noté en tête de cette sous-section, la « souillure », chez Suzanne, entretient des liens avec la sexualité. De là l'importance de développer cette question.

⁵⁴ - *La Religieuse*, p. 183.

III

Suzanne et le lesbianisme

Dans *Séduire ou La Passion des Lumières*, Pierre Saint-Amand commence par distinguer les coquettes des séducteurs. Il place Suzanne dans le clan des coquettes. La coquette, dit-il, a des pouvoirs de sorcière. Ses secrets terrorisent son entourage, ses atours le charment. En fait la description qu'il en donne sied au personnage de Suzanne :

Elle aussi [la coquette] ensorcelle, lit dans les âmes les mouvements les plus secrets. La coquette est avant tout devineresse. C'est dans l'imaginaire de la communauté qu'il faut trouver cette construction de la coquette comme la sorcière moderne. On lui accorde des talents surhumains, on l'isole pour sa beauté. Parce qu'elle se multiplie, se trouve divers visages et refuse de se donner à personne, la rumeur, la voix persécutrice du Public n'hésite pas à l'envoyer au bûcher de la calomnie. Elle fait de sa personne son culte, l'objet de sa divinité. Orpheline, arrachée au vol, à son obscure histoire (Manon, Suzanne Simonin), son étrangeté à la communauté qui l'accueille redouble son pouvoir de fascination.⁵⁵

1. La première relation amoureuse

Dès sa tendre jeunesse, Suzanne sera « isolée » à cause de sa beauté. Quoi qu'elle fasse, elle sera toujours traitée différemment de ses sœurs.

Certainement je valais mieux que mes sœurs par les agréments de l'esprit et de la figure, le caractère et les talents ; et il semblait que mes parents en fussent affligés. Ce que la nature et l'application m'avaient accordé d'avantages sur elles devenant pour moi une source de chagrins, afin d'être aimée, chérie, fêtée, excusée toujours comme elles l'étaient, dès mes plus jeunes ans j'ai désiré de leur ressembler. S'il

⁵⁵ - Pierre, Saint-Amand, *Op.cit.*, p.13.

arrivait qu'on dît à ma mère: « Vous avez des enfants charmants... » jamais cela ne s'entendait de moi. J'étais quelque fois bien vengée de cette injustice ; mais les louanges que j'avais reçues me coûtaient si cher quand nous étions seuls, que j'aurais autant aimé de l'indifférence ou même des injures ; plus les étrangers m'avaient marqué de prédilection, plus on avait d'humeur lorsqu'ils étaient sortis. O combien j'ai pleuré de fois de n'être pas née laide, bête, sotté, orgueilleuse, en un mot, avec tous les travers qui leur réussissaient auprès de nos parents!⁵⁶

Cette dernière phrase est significative. Suzanne désire l'amour et l'attention de ses parents, mais en vain. Si elle éprouve un amour sans égal pour sa mère, ses sentiments pour son père sont ambivalents. Lorsqu'elle apprend que M. Simonin n'est pas son vrai père, Suzanne exprime une sincère déception. Elle est dépossédée de son droit de fille, non pas une fois, mais deux fois. Comme s'il ne suffisait pas qu'elle perde son père adoptif, elle apprend du même coup qu'elle ne verra jamais son père biologique :

Mais celui à qui je dois la vie... ?

_ Il n'est plus : il est mort sans se ressouvenir de vous : et c'est le moindre de ses forfaits⁵⁷

Tous ses espoirs disparaissent. Tout à coup elle devient orpheline. Elle est rejetée, elle est l'étrangère dont personne ne veut :

Quoi! lui dis-je, ne puis-je espérer que vous me traitiez, vous et M. Simonin, comme une étrangère, une inconnue que vous auriez recueillie par humanité ?⁵⁸

⁵⁶ - *La Religieuse*, p. 40.

Notez l'*hubris* qui se dégage des paroles de Suzanne. Sa volonté de supériorité est sans doute un élément qui justifie son immolation à venir.

⁵⁷ - *La Religieuse*, p. 58.

⁵⁸ - *La Religieuse*, p. 58.

Même cela lui est refusé, elle est seule au monde. Elle essaie d'amadouer sa mère, mais sans succès. Cette dernière adopte toujours un comportement très strict et dépourvu d'affection envers Suzanne. Elle lui refuse tout amour qu'une mère doit à sa fille. Elle l'abandonne en ignorant les cris douloureux de sa fille qui tente de se raccrocher aussi longtemps que possible à un espoir déjà en partie éteint : « Vous êtes toujours ma mère, je suis toujours votre enfant. »⁵⁹

À lire l'échange entre sa mère et elle, on peut penser qu'en apprenant la vérité sur sa naissance, Suzanne perd tout sentiment qu'une jeune fille éprouve à l'endroit de son père. Tout son amour porte sur la mère, même si celle-ci demeure froide à son égard. Par conséquent M. Simonin devient le rival qu'elle doit combattre. Son absence lui permet de retrouver sa mère : « Votre père est absent, vous avez tout le temps de vous expliquer », lui dit sa mère⁶⁰. Lorsqu'il n'est pas là, Suzanne peut plaider sa cause mais, dès qu'il apparaît, il brise tout lien qu'elle tente de construire. Il tient à tout prix à protéger sa femme de l'impureté que symbolise Suzanne à ses yeux :

En ce moment, M. Simonin entra : il vit le désordre de sa femme ; il l'aimait ; il était violent ; il s'arrêta tout court, et tournant des regards terribles sur moi, il me dit :

« _Sortez! »

...

« Dites-lui qu'elle ne reparaisse plus. »⁶¹

⁵⁹ - *La Religieuse*, p. 52.

⁶⁰ - *La Religieuse*, p. 57.

⁶¹ - *La Religieuse*, p. 60.

M. Simonin voit en Suzanne une ennemie toujours prête à menacer une paix déjà troublée par sa présence. Il ne veut pas la voir. Il souhaite qu'elle quitte la maison pour qu'elle ne sème plus le désordre. Aussi les rapports entre eux deviennent-ils hostiles et Suzanne ne peut éprouver que de la terreur vis-à-vis de son père :

Quelques jours se passèrent, sans que j'entendisse parler de rien ; mais un matin, sur les neuf heures, ma porte s'ouvrit brusquement ; c'était M. Simonin qui entra en robe de chambre et en bonnet de nuit. Depuis que je savais qu'il n'était pas mon père, sa présence ne me causait que de l'effroi.⁶²

Cependant, Suzanne n'est pas prête à renoncer à son premier amour : sa mère. En effet, autant elle se dit aliénée par son père, autant, malgré la dureté apparente de sa mère⁶³, elle ne cesse de l'aimer:

Il me sembla que j'avais deux cœurs : je ne pouvais penser à ma mère sans m'attendrir, sans avoir envie de pleurer ; il n'en était pas ainsi de M. Simonin. Il est sûr qu'un père inspire une sorte de sentiments qu'on n'a pour personne au monde que lui ; on ne sait pas cela sans s'être trouvé, comme moi, vis-à-vis d'un homme qui a porté longtemps et qui vient de perdre cet auguste caractère ; les autres l'ignoreront toujours. Si je passais de sa présence à celle de ma mère, il me semblait que j'étais une autre.⁶⁴

L'amour que Suzanne éprouve pour sa mère rappelle celui qu'Œdipe éprouve pour la sienne. La nature mimétique du désir pousse les deux héros à désirer la mère.

⁶² - *La Religieuse*, p. 61.

⁶³ - Lorsque Suzanne sollicite un entretien avec sa mère, celle-ci lui fait « répondre qu'elle avait promis le contraire à M. Simonin, mais que [Suzanne] pouvai[t] lui écrire avec un crayon qu'on [lui] donna. », *La Religieuse*, p. 60.

⁶⁴ - *La Religieuse*, p. 61.

Le père devient un obstacle qu'il faut éliminer. Toutefois, ce sont les héros qui le seront.

2. Mme de Moni : la mère idéale?

Ainsi la première relation amoureuse est-elle vouée à l'échec. Suzanne ne réussit pas à obtenir l'amour de sa mère. Cette lacune la conduira vers d'autres femmes, vers d'autres figures maternelles: « In case where a girl has been grossly deprived of maternal love. [...], the search for a mother substitute may be compulsive. »⁶⁵ Or non seulement elle a été privée de l'amour maternel, mais son exil la rendra doublement orpheline : « Je n'avais point de père, le scrupule m'avait ôté ma mère. »⁶⁶

La première femme qui l'accueillera est Mme de Moni. Quoique plusieurs critiques ne voient dans cette supérieure qu'une figure spirituelle, Pierre Saint-Amand lui prête toute la sensibilité nécessaire pour initier Suzanne au désir physique :

C'était une madame de Moni qui entra en charge, lorsque je fus conduite dans la maison. Je ne puis vous en dire trop de bien : c'est pourtant sa bonté qui m'a perdue.⁶⁷

Suzanne fait entendre que la bonté de Mme de Moni l'a perdue. Or comment cela peut-il être ? Comment un être bon peut-il nuire à quelqu'un ? La bonté n'est-elle pas le contraire de la méchanceté ? La phrase qui suit cette déclaration

⁶⁵ - Anthony Storr, *Sexual Deviation*, London, Heinemann, 1965, p. 63.

⁶⁶ - *La Religieuse*, p. 56.

⁶⁷ - *La Religieuse*, p. 64.

apporte une explication : « c'était une femme de sens, qui connaissait le cœur humain ». Or que désire le cœur humain ? L'amour et le bonheur avant tout. C'est ce que Mme de Moni offrira à Suzanne.

Mme de Moni prend Suzanne sous son aile. Elle lui promet avant tout un avenir meilleur. Le bonheur ne tardera pas à venir après cette promesse. Le pouvoir que la supérieure a sur son enfant adoptif est sans pareil. Tout en elle crée des effets mimétiques :

Ses pensées, ses expressions, ses images pénétraient jusqu'au fond du cœur ; d'abord on l'écoutait ; peu à peu on était entraîné, on s'unissait à elle ; l'âme tressaillait, et l'on partageait ses transports. Son dessein n'était pas de séduire ; mais certainement c'est ce qu'elle faisait : on sortait de chez elle avec un cœur ardent, la joie et l'extase étaient peintes sur le visage, on versait des larmes si douces!⁶⁸

Mme de Moni réussit à faire naître dans le cœur de Suzanne des sentiments qu'elle n'a jamais éprouvés. Elle l'entraîne avec elle dans sa prière et Suzanne, par imitation, se laisse prendre. L'émotion sentie par l'héroïne est tellement profonde que les effets physiologiques sont visibles : son visage est illuminé par la joie, par l'extase et les sentiments sont si forts que ses larmes coulent. Nous devinons que la bonté n'est pas ce qui a perdu Suzanne, mais plutôt la séduction. Peu importe la définition que nous choisissons d'adopter pour définir ce terme, nous ne pouvons pas éviter son lien avec la sexualité. Séduire, c'est charmer, conquérir, corrompre... Et c'est ce que Mme de Moni fera.

⁶⁸ - *La Religieuse*, p. 65.

Bientôt la douce mélancolie éprouvée par Suzanne est suivie d'un autre bonheur : la consolation. Dès que Suzanne se sent triste, elle court se réfugier dans les bras de Mme de Moni, qui l'embrasse aussitôt. Bien que la consolation semble être un acte innocent, il procure un « très grand plaisir » : « quelques-unes m'ont dit qu'elles sentaient naître le besoin d'être consolées comme celui d'un très grand plaisir ; et je crois qu'il ne m'a manqué qu'un peu d'habitude, pour en venir là », observe Suzanne.⁶⁹ Pourtant l'habitude ne lui a pas manqué puisqu'elle « recourait » à sa supérieure dès qu'elle sentait la tristesse l'envahir.

Mme de Moni initie alors Suzanne aux plaisirs sensuels et c'est sans doute ce qui la perdra. Cette relation est moins innocente que nous pourrions le croire car les effets mimétiques de la séduction sont très forts, si forts qu'en dernier lieu c'est Mme de Moni qui est séduite. Suzanne remplace l'objet de sa passion : Dieu. Dieu se retire dès que Suzanne vient voir Mme de Moni : « Je ne sais, me dit-elle, ce qui se passe en moi ; il me semble, quand vous venez, que Dieu se retire et que son esprit se taise ».⁷⁰ Cette confession a une très grande signification. Suzanne est plus qu'une simple distraction. Sa présence remplace celle de Dieu ; ce qui veut dire que sa personne fascine Mme de Moni au point qu'elle ne peut plus entendre l'esprit de Dieu.

Mme de Moni dénonce l'effet que Suzanne produit sur elle : « Ah ! chère enfant, me dit-elle, quel effet cruel vous avez opéré sur moi ! Voilà qui est fait,

⁶⁹ - *La Religieuse*, p. 65.

⁷⁰ - *La Religieuse*, p. 65.

l'esprit s'est retiré, je le sens ; allez, que Dieu vous parle lui-même, puisqu'il ne lui plaît pas de se faire entendre par ma bouche. »⁷¹ Mme de Moni souffre de ne pas pouvoir transmettre à Suzanne les paroles de Dieu. En revanche, elle la blâme de la perte de son don. Elle l'accuse d'avoir produit un « effet cruel » sur elle. Si elle ne peut plus jouer son rôle d'intermédiaire auprès de Suzanne, c'est que celle-ci ravit à Dieu la place qu'il occupait dans le cœur de la supérieure. Mme de Moni est déchirée. Elle sait qu'elle a promis sa vie à Dieu, cependant son cœur est partagé : elle aime Suzanne au point de ne regretter son commerce avec Dieu que parce qu'elle ne peut plus prier pour elle :

O Dieu! si c'est par quelque faute que j'ai commise que vous vous êtes retiré de moi, accordez-m'en le pardon. Je ne demande pas que vous me rendiez le don que vous m'avez ôté, mais que vous vous adressiez vous-même à cette innocente qui dort tandis que je vous invoque ici pour elle. Mon Dieu, parlez-lui, parlez à ses parents, et pardonnez-moi.⁷²

Mme de Moni s'accuse devant Dieu et elle renonce même à ses dons pour sauver Suzanne. C'est tout ce qui occupe son esprit :

La mère de Moni est habitée par l'image de Suzanne, telle est sa folie. Comment lire autrement le tumulte affectif de la supérieure, ses rondes folles dans les corridors, ces macérations lugubres, toute cette activité qu'elle s'impose en exigeant, que Suzanne, au même moment, s'apaise dans le sommeil.⁷³

L'amour que Mme de Moni porte à Suzanne, à notre avis, est plus qu'un

⁷¹ - *La Religieuse*, p. 66.

⁷² - *La Religieuse*, p. 67.

⁷³ - *Saint Amand, Op.cit.*, p. 47.

amour maternel, même si plusieurs critiques refusent d'y voir la tonalité sexuelle. Vivienne Mylne, par exemple, n'est point convaincue par l'analyse de Jeanne Ponton, qui suggère que Mme de Moni a des tendances lesbiennes : « la pauvre Mère oppose une faible résistance aux inclinations dont elle connaît trop bien la perversité ». Mais pour Vivienne Mylne: « this interpretation seems [...] quite unjustified and shows a failure to appreciate the mixture of mysticism and sensibility which Diderot attributes to madame de Moni. »⁷⁴ Mme de Moni procure sans doute à Suzanne l'affection et la tendresse qu'elle n'a pas reçues de sa mère. Toutefois, s'en tenir simplement à cette analyse n'est pas convaincant non plus. Le mysticisme et la sensibilité sont sans doute présents, cependant ils mènent à une émotion plus forte. Comment expliquer autrement l'empire que prend Suzanne sur Mme de Moni ? Cette dernière contrôle à peine ses émotions :

Tâchez de ne pas m'émouvoir ; laissez les sentiments s'accumuler dans mon âme ; quand elle en sera pleine, je vous quitterai. Il faut que je me taise, je me connais ; je n'ai qu'un jet, mais il est violent, et ce n'est pas avec vous qu'il doit s'exhaler. Reposez-vous encore un moment, que je vous voie ; dites-moi seulement quelques mots, et laissez-moi prendre ici ce que je viens y chercher. J'irai, et Dieu fera le reste.⁷⁵

L'ambiguïté des paroles prononcées par la supérieure, invite à plusieurs interprétations possibles. Si Suzanne ne représente en fait qu'un enfant adoptif aux yeux de Mme de Moni, pourquoi sent-elle le besoin de quitter la chambre ?

⁷⁴ - Mylne, Vivienne, «What Suzanne knew, lesbianism and “La Religieuse”», Studies on Voltaire and the eighteenth century, vol CCVIII, 1982, p. 173, note 6.

⁷⁵ - *La Religieuse*, p. 68.

Que craint-elle ? Qu'est-ce qui risque de se produire si elle reste ? De plus, pourquoi faut-il qu'elle se taise ? A-t-elle peur d'avouer son amour ? Qu'entend-elle par « je n'ai qu'un jet, mais il est violent, et ce n'est pas avec vous qu'il doit s'exhaler » ? Pierre Saint-Amand est convaincu qu'une allusion est faite à la sexualité dans ce passage : « il faudrait être aveugle à la retenue du texte pour nier la tonalité sexuelle de la scène [...] (le jet éjaculatoire de la mère Moni), et cela malgré le refus apparent du sexe. »⁷⁶ Sans aller aussi loin dans notre analyse, nous ne pouvons pas nier le double sens qui se présente au lecteur dans cette scène, surtout lorsqu'elle est lue hors contexte. Quel sens donner à un amour maternel qui réduit une mère supérieure à cet état ? Quel est cet amour qui ne permet pas la présence de Dieu ? Mme de Moni n'est pas seulement éprise de Suzanne; elle est obsédée par elle. « Laissez-moi prendre ici ce que je viens y chercher », dit Mme de Moni à Suzanne. Que vient-elle chercher ? Dans cette même scène, l'émotion est tellement forte entre les deux femmes, surtout après qu'elles se sont tenues la main, que Mme de Moni refuse d'assister au déshabillage de Suzanne.

Les sentiments qu'éprouve Mme de Moni pour Suzanne lui font désirer la mort. Possédée par son image, la supérieure ne peut plus jouer son rôle. Elle a perdu le don de prier, de consoler. ...et le goût de vivre. La culpabilité lui fait désirer la mort : « Je suis lasse de vivre, je souhaite mourir, j'ai demandé à Dieu de ne point voir ce jour, mais ce n'est pas sa volonté. »⁷⁷ Bientôt, elle sent son heure approcher.

⁷⁶ - Pierre Saint-Amand, *Op.cit.*, p. 44.

⁷⁷ - *La Religieuse*, p. 66.

Elle se condamne au silence et fait porter sa bière dans sa chambre. Ayant perdu le sommeil, elle passe ses nuits à méditer et à écrire.

La mort viendra enfin chercher Mme de Moni. Et il est indéniable qu'à ce moment le chaos menace les membres de la communauté religieuse. Dès l'arrivée de Suzanne, la supérieure concentre toute son attention sur elle. Les autres religieuses passent au second plan, surtout lorsque Mme de Moni perd son don de consoler. Or ce don, elle le perd à cause de Suzanne ; ce qui veut dire que la vraie coupable est Suzanne. Protégée par nulle autre que Mme de Moni, Suzanne échappera au sacrifice. Mme de Moni va se substituer à elle, par sa mort.

Ce n'est que sur son lit de mort que Dieu revient car Mme de Moni semble enfin guérie de son obsession. Elle peut enfin réunir toutes les religieuses sans en distinguer aucune : « approchez toutes, que je vous embrasse; venez recevoir ma bénédiction et mes adieux... »⁷⁸. Ainsi, sa mort rétablit un ordre menacé par la sexualité.

Toutefois, si Mme de Moni a été sacrifiée, ce n'est pas par un choix unanime. La menace du désordre reste présente car Suzanne est la véritable coupable. Ainsi le crime originel de Suzanne légitime son sacrifice à venir.

⁷⁸ - *La Religieuse*, p.71.

c. La supérieure de *** : l'amante désespérée

Une deuxième figure maternelle accueillera Suzanne à bras ouverts: la mère supérieure du couvent d'Arpajon. Cette fois, la sexualité prend une autre tonalité. Si Mme de Moni séduit Suzanne, la supérieure d'Arpajon l'initie au désir sexuel.

Dès son arrivée au couvent, Suzanne note le caractère inégal de sa supérieure:

Une religieuse manque-t-elle à la moindre chose, elle la fait venir dans sa cellule, la traite avec dureté, lui ordonne de se déshabiller et de se donner vingt coups de discipline; la religieuse obéit, se déshabille, prend sa discipline, se macère; mais à peine s'est-elle donné quelques coups, que la supérieure, devenue compatissante, lui arrache l'instrument de pénitence, se met à pleurer, se dit qu'elle est bien malheureuse d'avoir à punir, lui baise le front, les yeux, la bouche, les épaules, la caresse, la loue : « Mais, qu'elle a la peau blanche et douce! Le bel embonpoint! Le beau cou! Le beau chignon!... Sœur Sainte-Augustine, mais tu es folle d'être honteuse, laisse tomber ce linge : je suis femme, et ta supérieure. Oh! la belle gorge! Qu'elle est ferme! Et je souffrirais que cela fût déchiré par des pointes? Non, non, il n'en sera rien... » Elle la baise encore, la relève, la rhabille elle-même, lui dit les choses les plus douces, la dispense des offices, et la renvoie dans sa cellule.⁷⁹

Bientôt, Suzanne subira les caresses de la supérieure. En fait, cette dernière vient assister à son déshabillage dès le premier soir, et finit par la déshabiller elle-même:

Ce fut elle qui m'ôta mon voile et ma guimpe, et qui me coiffa de nuit; ce fut elle qui me déshabilla. Elle me tint cent propos doux, et me fit mille caresses qui m'embarrassèrent un peu [...] Elle me baisa le cou, les épaules, les bras ; elle loua mon embonpoint et ma taille, et me mit au lit ; elle releva mes couvertures d'un et d'autre côté, me baisa les yeux, tira mes rideaux et s'en alla.⁸⁰

⁷⁹ - *La Religieuse*, p. 140.

⁸⁰ - *La Religieuse*, p. 144.

Si l'affection et la tendresse peuvent, dans cette scène, être attribuées à un amour maternel, les épisodes qui suivent, et ils sont nombreux, ne laissent pas douter de leur nature sexuelle.

La supérieure d'Arpajon va entreprendre la séduction de Suzanne. Et même si cette dernière ne cesse d'insister sur son innocence, cela ne l'empêche pas d'éprouver du plaisir. Ainsi, lors de la scène du clavecin, Suzanne semble partager l'ivresse de la supérieure:

J'allais près d'elle : elle me fit signe encore de la main de m'asseoir sur mes genoux ; je m'assis. Elle était comme morte et moi comme si j'allais mourir [...] Cette bonne supérieure [...] me parut revenir à elle; ses yeux s'étaient humectés des plus belles couleurs.⁸¹

Dans cet épisode, les affinités entre la sexualité et la violence sont marquantes.

Anthony Storr nous apprend que sur le plan physiologique:

all human passions are closely linked, and love and pain are less disparate than liberal humanists may like to think. The behaviour of people who are in the throes of sexual excitement is indistinguishable from that of people in severe pain. As Kinsey says: *In the most extreme types of sexual reaction an individual who has experienced orgasm may double and throw his body into continuous and violent motion, arch his back, throw his hips, twist his head, thrust out his arms and legs, verbalize moan, groan, or scream in much the same way as a person who is suffering the extremes of torture.*⁸²

Or l'état de la mère supérieure peut sans doute être rapproché de celui d'un être souffrant:

⁸¹ - *La Religieuse*, p. 156.

⁸² - Storr, Anthony, *Op.cit.*, p. 29.

La main qu'elle avait posée sur mon genou se promenait sur tous mes vêtements, depuis l'extrémité de mes pieds jusqu'à ma ceinture, me pressant tantôt dans un endroit, tantôt en un autre; elle m'exhortait en bégayant, et d'une voix altérée et basse, à redoubler mes caresses : je les redoublais ; enfin il vint un moment, je ne sais si ce fut de plaisir ou de peine, où elle devint pâle comme la mort ; ses yeux se fermèrent, tout son corps s'étendit avec violence, ses lèvres se fermèrent d'abord, elles étaient humectées comme d'une mousse légère ; puis sa bouche s'entrouvrit, et elle me parut mourir en poussant un grand soupir. Je me levai brusquement, je crus qu'elle se trouvait mal, je voulais sortir, appeler.⁸³

La mère supérieure réussit à initier Suzanne à la sexualité. Toutefois en essayant de la séduire, elle tombe elle-même dans le piège de la séduction et est captivée par Suzanne. Cependant, la mère supérieure échoue à faire de Suzanne une disciple. Même si cette dernière éprouve quelque plaisir, elle refusait de s'y abandonner totalement. Elle tient surtout à demeurer innocente. D'ailleurs les effets physiologiques de la sexualité lui font peur et elle craint la contagion:

Je m'aperçus alors, au tremblement qui la saisissait, au trouble de son discours, à l'égarement de ses yeux et de ses mains, à son genou qui se pressait entre les miens, à l'ardeur dont elle me serrait et à la violence dont ses bras m'enlaçaient, que sa maladie ne tarderait pas à la prendre. Je ne sais ce qui se passait en moi, mais j'étais saisie d'une frayeur, d'un tremblement et d'une défaillance qui me vérifiaient le soupçon que j'avais eu que son mal est contagieux.⁸⁴

Elle partage même ses soupçons avec la supérieure:

D'où vient, chère mère, qu'au sortir d'auprès de vous, en rentrant chez moi, j'étais agitée, rêveuse ? D'où vient que je ne pouvais ni prier, ni m'occuper ? D'où vient une espèce d'ennui que je n'avais jamais

⁸³ - *La Religieuse*, p. 155.

⁸⁴ - *La Religieuse*, p. 160.

éprouvé ? Pourquoi, moi qui n'ai jamais dormi le jour, me sentais-je aller au sommeil ? Je croyais que c'était en vous une maladie contagieuse, dont l'effet commençait à s'opérer en moi.⁸⁵

Suzanne va prendre ses distances vis-à-vis de sa supérieure provoquant ainsi le malheur de celle-ci, sinon son désespoir :

Elle se levait la nuit et se promenait dans les corridors, surtout dans le mien; je l'entendais passer et repasser, s'arrêter à ma porte, se plaindre, soupirer. Je tremblais, et je me renfonçais dans mon lit. Le jour, si j'étais à la promenade, dans la salle du travail, ou dans la chambre de récréation, de manière que je ne pusse l'apercevoir, elle passait des heures entières à me considérer. Elle épiait toutes mes démarches : si je descendais, je la trouvais au bas des degrés; elle m'attendait au haut quand je remontais. Un jour elle m'arrêta; elle se mit à me regarder sans mot dire, des pleurs coulèrent abondamment de ses yeux, puis tout à coup se jetant à terre et me serrant un genou entre ses deux mains, elle me dit : « Sœur cruelle, demande-moi ma vie, je te la donnerai, mais ne m'évite pas, je ne saurais plus vivre sans toi. »⁸⁶

La supérieure d'Arpajon est fascinée par Suzanne. Son amour pour elle va jusqu'à l'obsession. Bref, sa survie dépend d'elle. Toutefois, elle ne réussit pas à posséder Suzanne et cela la conduit à la mort.

La supérieure n'est pas la seule qui souffre des conséquences de la sexualité. Sœur Sainte-Thérèse, qui avant l'arrivée de Suzanne était la favorite de la supérieure, craint de perdre son statut. Petit à petit, son inquiétude se dévoile:

Sœur Thérèse baissait les yeux, rougissait et bégayait ; cependant, que j'eusse les doigts jolis ou non, que la supérieure eût tort ou raison de l'observer, qu'est-ce que cela faisait à cette sœur ? [...] Sœur Thérèse était distraite, inquiète, se promenait à droite et à gauche, touchait à tout sans avoir besoin de rien, ne savait que faire de sa personne, regardait par la fenêtre, croyait avoir entendu frapper à la porte [...] ⁸⁷

⁸⁵ - *La Religieuse*, p. 185.

⁸⁶ - *La Religieuse*, p. 187-188.

⁸⁷ - *La Religieuse*, p. 146.

En fait, son comportement ressemble à celui d'un enfant qui nécessite l'attention absolue d'une mère :

Mais, madame, vous m'aviez promis un moment de consolation avant vêpres. J'ai des pensées qui m'inquiètent; je voudrais bien ouvrir mon cœur à maman. Si je vais à l'office sans cela, je ne pourrai prier, je serai distraite.

...

Ah! chère mère, dit sœur Thérèse, en se jetant aux pieds de la supérieure et en fondant en larmes, que ce soit tout à l'heure.⁸⁸

Il n'est que trop vrai que sœur Sainte-Thérèse s'inquiète de perdre une amante mais encore plus une mère. Sa relation avec la supérieure dévoile un attachement enfantin :

Women who are predominantly homosexual usually show evidence of a deep sense of insecurity in general, as well as a failure to realize their own femininity. This is why so many homosexual attachments are characterized by an even stronger element of dependency than is usually found in heterosexual couples. For the homosexual woman is generally looking for a mother as well as a sexual partner: and, in many instances, the mutual dependence of the couple upon each other is more important than the sexual satisfaction which each may obtain from the other. Indeed, the intense jealousy which often springs up if one partner becomes involved with an outside companion seems more like a rivalry of children competing for a parent attention than the result of damaged adult sexual pride.⁸⁹

Sœur Sainte-Thérèse souhaite voir disparaître sa rivale:

Que voulez-vous que je vous promette ?

— Que...

— Achevez ; je ferai ce qui dépendra de moi.»

⁸⁸ - *La Religieuse*, p. 147.

⁸⁹ - Storr, Anthony, *Op.cit.*, p. 63.

Elle hésita, se couvrit les yeux de ses mains, et d'une voix si basse qu'à peine je l'entendais : «Que vous la verrez le moins souvent que vous pourrez.»⁹⁰

Suzanne verra en fait sa supérieure le moins souvent possible. Toutefois, ce n'est pas pour faire plaisir à sœur Sainte-Thérèse, mais pour garder son innocence intacte.

Si sexualisée que puisse être la relation de Suzanne à sa mère, puis aux « mères » supérieures, elle n'en demeure pas moins étonnamment pure. En effet, elle est si innocente qu'elle ne devine pas ce qui se cache sous l'attitude de la supérieure d'Arpajon, et ce au prix même d'une invraisemblance : lorsqu'elle décrit la scène du clavecin elle connaît la perversion de la mère supérieure puisqu'elle a entendu sa confession.⁹¹ Même si elle est l'occasion d'une souillure, Suzanne est pure, et ce jusqu'à l'invraisemblance. On ne saurait mieux affirmer son caractère de victime idéale.

⁹⁰ - *La Religieuse*, p. 149.

⁹¹ - « Le premier mot que j'entendis après un assez long silence me fit frémir; ce fut : « Mon père, je suis damnée... »

Je me rassurai. J'écoutais, le voile qui jusqu'alors m'avait dérobé le péril que j'avais couru se déchirait, lorsqu'on m'appela. Il fallut aller, j'allai donc; mais, hélas! je n'en avais que trop entendu. Quelle femme, monsieur le marquis, quelle abominable femme! », *La Religieuse*, p. 198.

Troisième partie

Analyse des *Liaisons dangereuses*

de Pierre Choderlos de Laclos

Dans *les Liaisons dangereuses*, l'étude de la violence sacrée s'avère problématique. Bien que nous trouvions dans le texte maintes manifestations qui rappellent le rituel sacrificiel, elles ne correspondent pas toujours aux caractéristiques traditionnelles du rituel sacrificiel. En outre, les éléments de la violence sacrée sont éparpillés dans le texte.

Le roman nous offre un rituel à deux niveaux. Dans un premier temps, nous retrouvons des sacrificateurs, Valmont et Mme de Merteuil, et leurs victimes, la présidente de Tourvel, Cécile, Danceny, pour ne nommer que les plus importants. Deuxièmement, nous assistons à un renversement de rôles : les sacrificateurs deviennent les victimes.

Au premier niveau, nous verrons comment Valmont et Mme de Merteuil travaillent à la corruption de leurs victimes. Le sacrifice n'est nullement inspiré par le besoin de rétablir un ordre déchu. Il est au contraire animé par la vengeance qui, rappelons-le, ne permet pas l'aboutissement du rituel sacrificiel, car lorsque le sacrifice ressemble à une vengeance, il perd toute son efficacité. D'ailleurs, le sacrifice des victimes n'est pas toujours un choix unanime. De là un échec inévitable. Il faut cependant noter que les victimes répondent assez bien aux caractéristiques de la victime « traditionnelle ». Et même si le rituel sacrificiel ne reprend pas tous les

éléments arrêtés par René Girard, il représente quand même un rituel, mais un rituel perverti par le jeu de la séduction.

Le deuxième rituel sacrificiel a plus d'affinité avec le rituel traditionnel. Il est avant tout nécessaire à l'ordre social car Valmont et Mme de Merteuil sèment le désordre ou dévoilent plutôt l'hypocrisie de la société. Le rite du sacrifice exige d'habitude une seule victime, et nous verrons plus loin pourquoi l'unanimité s'arrête sur la Marquise et non pas sur Valmont. Comme dans le rituel traditionnel, la société qui condamne la libertine au nom de la morale se protège en réalité contre sa propre violence. Cette violence tient un peu de l'immoralité à laquelle adhère la communauté, mais avec hypocrisie. Au fond, si la Marquise a été condamnée, ce n'est pas à cause de ses mœurs, mais c'est à cause du scandale qu'elles provoquent. Ainsi, le sacrifice se fait-il avec une certaine « méconnaissance » car si les membres de la société craignent l'impureté de Mme de Merteuil, c'est qu'elle leur rappelle leur propre souillure.

I

Le rituel de la séduction

Valmont et Mme de Merteuil choisissent leurs victimes dans un autre milieu que le leur, et pour diminuer le grand écart qui les en sépare, ils les influencent, un peu comme le font les Dinka qui humanisent leurs bêtes. Le nombre des victimes est important, toutefois nous nous attarderons seulement sur deux : Cécile Volanges et la présidente de Tourvel. Nous verrons ce qui rapproche les victimes du roman de la « victime » traditionnelle et ce qui les en sépare.

Contrairement au sacrifice rituel qui est d'habitude déclenché par la crise sacrificielle qui menace l'ordre de la société, le sacrifice de Cécile est inspiré par la vengeance. Dans la seconde lettre, la Marquise informe Valmont de ses intentions :

Madame de Volanges marie sa fille : c'est encore un secret ; mais elle m'en a fait part hier. Et qui croyez-vous qu'elle ait choisi pour gendre? le Comte de Gercourt. Qui m'aurait dit que je deviendrais un jour la cousine de Gercourt ? J'en suis dans une fureur! ...Eh bien! vous ne devinez pas encore ? Oh! l'esprit lourd! Lui avez-vous donc pardonné l'aventure de l'Intendante? Et moi, n'ai-je pas encore plus à me plaindre de lui, monstre que vous êtes ? Mais je m'apaise, et l'espoir de me venger rassérène mon âme.⁹²

Pour nuire à Gercourt, et surtout pour l'humilier, Mme de Merteuil décide de s'en prendre à ce qui lui est cher : la femme qu'il veut épouser. Avec l'aide de Valmont, elle compte la corrompre avant son mariage. Ainsi, elle se sera vengée de

⁹²- *Les Liaisons dangereuses*, lettre 2, p. 36.

Gercourt qui tient à épouser une innocente vierge.

Si la vengeance a inspiré le «sacrifice » de Cécile, ce sont les principes libertins et l'amour-propre qui sont à l'origine de l'immolation de Mme de Tourvel. « Conquérir est notre destin », écrit Valmont à la Marquise. Et l'objet de ses conquêtes, se sont les femmes nous apprend Mme de Volanges :

Il sait calculer tout ce qu'un homme peut se permettre d'horreurs sans se compromettre ; et pour être cruel et méchant sans danger, il a choisi les femmes pour victimes.⁹³

Mais pour un libertin, il ne suffit pas de séduire, il faut perdre. Dans la quatrième lettre, Valmont nous informe de ses intentions à l'endroit de la présidente de Tourvel : « Vous connaissez la présidente de Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà ce que j'attaque ; voilà l'ennemi digne de moi : voilà le but où je prétends atteindre. »⁹⁴ Une fois la victime séduite, c'est Mme de Merteuil qui la conduira à la mort. Elle fournit la lettre de rupture à Valmont, et c'est avec raison qu'elle dit : « croyez-moi, Vicomte, quand une femme frappe dans le cœur d'une autre, elle manque rarement de trouver l'endroit sensible, et la blessure est incurable ».⁹⁵ De fait, Mme de Tourvel mourra.

⁹³ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 9, p. 51.

⁹⁴ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 4, p. 40.

⁹⁵ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 145, p. 412.

1. L'unanimité

a. Le manque d'unanimité

Ainsi le «sacrifice» de la Présidente semble être le fruit de l'unanimité. Toutefois, il faut dire que la lettre de rupture de Mme de Merteuil était inspirée par la jalousie. De plus, si Valmont veut sortir vainqueur de sa relation avec Mme de Tourvel, il ne désire pas pour autant la voir mourir. En fait, après avoir envoyé la lettre de rupture, il ne cesse de désirer une réconciliation avec sa bien-aimée, car il est bel et bien tombé amoureux d'elle⁹⁶. Et, c'est plutôt le manque d'unanimité qui finit par assurer l'échec du sacrifice, car si la Marquise ne voyait en Mme de Tourvel qu'une victime indigne d'occuper un libertin, elle finit par la considérer comme une rivale qu'il faut éliminer. Ainsi, Valmont et Mme de Merteuil accomplissent-ils un itinéraire opposé. Au début, Valmont fait de Mme Tourvel une proie de choix, mais il se prend au jeu de l'amour. Au contraire, la Marquise méprise d'abord la présidente de Tourvel, puis la perçoit comme une ennemie de choix.

b. Un choix unanime

Le cas de Cécile de Volanges est différent. Même si son sacrifice est inspiré par la vengeance, il demeure un choix unanime. Au début, Valmont considère Cécile Volanges comme une victime facile. Et c'est pour cela, entre autres, qu'il refuse

⁹⁶ - Voir *Les Liaisons dangereuses*, lettre 125, p. 366.

d'obéir aux ordres de la Marquise. De plus, il ne semble pas animé par le désir de vengeance qu'éprouve Mme de Merteuil pour Gercourt. Ainsi, le projet sera suspendu, du moins jusqu'au moment où Mme de Volanges nuit à Valmont auprès de la Présidente, ce qui provoque ainsi sa fureur :

C'est votre amie, votre parente, c'est Mme de Volanges. Vous n'imaginez pas quel tissu d'horreurs l'infamale Mégère lui a écrit sur mon compte. C'est elle, elle seule, qui a troublé la sécurité de cette femme angélique ; c'est par ses conseils, par ses avis pernicioseux, que je me vois forcé de m'éloigner ; c'est à elle enfin que l'on me sacrifie. Ah! sans doute il faut séduire sa fille : mais ce n'est pas assez, il faut la perdre ; et puisque l'âge de cette maudite femme la met à l'abri de mes coups, il faut la frapper dans l'objet de ses affections.

Elle veut donc que je revienne à Paris! elle m'y force! soit. j'y retournerai, mais elle gémera de mon retour.⁹⁷

Dès ce moment, l'unanimité est acquise. Comme la Marquise, Valmont va s'en prendre à une autre victime que le vrai coupable. Et tout au long du roman, les deux libertins travailleront à corrompre Cécile, leur victime. Ils vont jusqu'à manipuler ceux qui croient la protéger pour atteindre leur objectif. Que ce soit Danceny, qui avec une certaine méconnaissance conduit son amante dans les bras de Valmont, ou Mme de Volanges qui, par son aveugle confiance en Mme de Merteuil, assiste à la perte de son enfant. Sous les coups qui l'attaquent de toutes parts, Cécile ne résiste pas longtemps, comme on le sait.

⁹⁷ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 44, p. 130.

2. Les caractéristiques de la victime

a. Mme de Tourvel

La rupture entre la présidente de Tourvel et ses sacrificateurs n'est pas aussi grande que nous pourrions le croire. Il est vrai, qu'à l'origine, Mme de Tourvel présente une image totalement opposée à celle des libertins. Elle appartient avant tout à la bourgeoisie, contrairement à Mme de Merteuil et à Valmont, qui sont tous les deux des aristocrates. Ceci dit, la classe sociale représente un grand écart entre les sacrificateurs et leur victime. Différentes mœurs, différentes croyances. Si les bourgeois prêchent la vertu et la dévotion, les aristocrates, à plus forte raison les aristo-libertins, s'en moquent. En faisant le portrait de Mme de Tourvel, la Marquise la ridiculise car elle est prude et dévote. Il est vrai que la Présidente est assidue aux exercices de piété: elle suit quotidiennement l'office, elle quête à la messe, elle distribue des aumônes⁹⁸. Alors son mode de vie diffère sans doute de celui des libertins.

Au début, la Présidente reprochait à Valmont sa débauche et ses aventures. Toutefois, sa relation avec lui commence à la rapprocher de ce style de vie: elle est tentée de quitter la voie de la dévotion pour celle des plaisirs. Pire, ses actions ressemblent à celles des libertins : par exemple, elle fait épier les démarches de Valmont. Elle agit ainsi comme lui lorsqu'il met la main sur ses lettres personnelles. Bientôt elle commence à lui écrire, et à lui accorder des entretiens. Valmont l'accuse

⁹⁸ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 5, p. 42.

même d'avoir ses ruses comme toutes les autres femmes. Et petit à petit, la Présidente tombe dans le piège de la séduction.

Cependant, elle n'est pas seule car tout en se laissant séduire, elle séduit:

Ce fut avec cette candeur naïve ou sublime, qu'elle me livra sa personne et ses charmes, et qu'elle augmenta mon bonheur en le partageant. L'ivresse fut complète et réciproque ; et, pour la première fois, la mienne survécut au plaisir. Je ne sortis de ses bras que pour tomber à ses genoux, pour lui jurer un amour éternel ; et, il faut tout avouer, je pensais ce que je disais. Enfin, même après nous être séparés, son idée ne me quitta point, et j'ai eu besoin de me travailler pour m'en distraire.⁹⁹

Mme de Tourvel est devenue la séductrice. Valmont ne peut plus s'empêcher de penser à elle. Ainsi la passion, la séduction et l'adultère rapprochent-ils la présidente de Tourvel de Valmont. Cependant, malgré ses ruses et ses faiblesses, Mme de Tourvel demeure pure et innocente. Même lorsqu'elle se donne à Valmont, elle ne perd ni l'amour ni le respect de Mme de Volanges et de Mme de Rosemonde, toutes deux fort vertueuses.

Si les sacrificateurs ne semblent guère craindre les représailles, c'est qu'ils sont les seuls à pouvoir nuire aux autres, étant les seuls qui connaissent les secrets des uns et des autres. De plus, le mari qu'on craint d'habitude, et qui en temps normal viendrait venger sa femme, reste absent. Et lorsque Mme de Volanges tente de protéger Mme de Tourvel en dénonçant Valmont, ce dernier prend les mesures

⁹⁹ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 125, p. 366.

nécessaires pour justifier ses actions et pour se défendre des accusations de son ennemi.

b. Cécile

A cause de son éducation cloîtrée, Cécile ne connaît rien du monde et de ses dangers. Âgée de quinze ans, « jolie » mais « gauche », elle sera une victime facile :

Que me proposez-vous ? de séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connaît rien ; qui, pour ainsi dire, me serait livrée sans défense ; qu'un premier hommage ne manquera pas d'enivrer, et que la curiosité mènera peut-être plus vite que l'amour.¹⁰⁰

Quoique différente de ses agresseurs, Cécile leur ressemble dès qu'elle est déflorée par Valmont. Les deux libertins vont s'amuser à la former à leur manière. Ils s'occupent de son éducation mondaine et sexuelle, diminuant ainsi l'écart qui les sépare d'elle. Aussi, elle leur devient semblable par son détachement émotif car tout en se donnant à Valmont, elle continue à aimer Danceny. Alors, la rupture entre les sacrificateurs et le sacrifié devient relativement mince, ce qui permet au sacrifice d'avoir lieu.

En outre, Cécile demeure innocente. Son âme est « pure » nous apprend Danceny. Or la pureté est nécessaire à toute victime qu'on prépare au sacrifice. De plus, la victime ne risque pas de provoquer de représailles et cela pour deux raisons : premièrement, lorsqu'une femme perd sa réputation, elle perd le respect de la société. Personne ne la défendra donc, une fois sa perte consommée. Deuxièmement, dans le

¹⁰⁰ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 4, p. 39.

monde libertin, on glorifie les séducteurs aux dépens des victimes qui cèdent à leurs avances. Ainsi après le « sacrifice » de la personne et de sa réputation, le sacrificateur sort vainqueur et la victime perdue, aux yeux de la société.

2. Le rituel de la séduction

a. L'immolation de la Présidente

L'instrument d'immolation utilisé par les sacrificateurs est la séduction. Séduire, c'est tuer. « Il s'agit toujours de la mort et du rapt mental de l'autre, de le ravir et de lui ravir sa puissance. C'est toujours l'histoire d'un meurtre, ou plutôt d'une immolation esthétique »¹⁰¹. nous apprend Jean Baudrillard. Et ce que Valmont compte faire, c'est ravir la présidente de Tourvel au Dieu qu'elle adore :

J'aurai cette femme : je l'enlèverai au mari qui la profane : j'oserai la ravir au Dieu même qu'elle adore. Quel délice d'être tour à tour l'objet et le vainqueur de ses remords! Loin de moi l'idée de détruire les préjugés qui l'assiègent! ils ajouteront à mon honneur et à ma gloire. Qu'elle croie à la vertu, mais qu'elle me la sacrifie ; que ses fautes l'épouvantent sans pouvoir l'arrêter : et qu'agitée de mille terreurs, elle ne puisse les oublier, les vaincre que dans mes bras. Qu'alors, j'y consens, elle me dise : « je t'adore » ; elle seule, entre toutes les femmes, sera digne de prononcer ce mot. Je serai vraiment le Dieu qu'elle aura préféré.¹⁰²

Non seulement veut-il la ravir au Dieu qu'elle adore, mais il veut devenir le dieu qu'elle adore. Il prend tous les moyens pour se doter de traits divins. Il va jusqu'à jouer l'homme charitable pour se faire aimer de cette femme. Pour ce, il

¹⁰¹ - Baudrillard, Jean, *De la séduction*, France, Denoël, 1988, p. 140.

¹⁰² - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 6, p. 46.

charge son confident de lui trouver une famille ayant besoin d'aide et s'arrange pour déployer devant les villageois et l'espion de Mme de Tourvel une compassion naturelle:

Après cette action si simple, vous n'imaginez pas quel chœur de bénédictions retentit autour de moi de la part des assistants! Quelles larmes de reconnaissance coulaient des yeux du vieux chef de cette famille, et embellissaient cette figure de Patriarche, qu'un moment auparavant l'empreinte farouche du désespoir rendait vraiment hideuse! J'examinais ce spectacle, lorsqu'un autre paysan, plus jeune, conduisant par la main une femme et deux enfants, et s'avançant vers moi à pas précipités, leur dit : « Tombons tous aux pieds de cette image de Dieu » ; et dans le même instant, j'ai été entouré de cette famille, prosternée à mes genoux.¹⁰³

Valmont se place au centre de la communauté entière. Les gens du village l'entourent, les membres de la famille tombent à ses genoux. Bref, il se voit en position divine devant la communauté, qui répercute ainsi une image divine de lui à Mme de Tourvel. Alors l'effet désiré se produit sur la Présidente.

Valmont passe à l'étape suivante de son rituel de séduction. Il feint de se convertir et mime la dévotion. Il assiste à la messe. Il se confesse même. Il se met à s'accuser, il avoue son stratagème à Mme de Tourvel, il avoue ses péchés, ce qui est une façon de se faire pardonner tout en se jouant d'elle en lui disant la stricte vérité:

Entouré des gens sans mœurs, j'ai imité leurs vices ; j'ai peut-être mis de l'amour-propre à les surpasser. Séduit de même ici par l'exemple des vertus, sans espérer de vous atteindre, j'ai au moins essayé de vous suivre. Eh! peut-être l'action dont vous me louez aujourd'hui perdrait-elle tout son prix à vos yeux, si vous en connaissiez le véritable motif!¹⁰⁴

¹⁰³ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 21, p. 74-75.

¹⁰⁴ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 23, p. 80.

Tout en s'accusant, le séducteur va jouer le rôle de la victime qui ne peut pas résister à son séducteur afin d'attirer sur lui pitié et compassion :

L'inconcevable empire que vous avez sur moi vous rend maîtresse absolue de mes sentiments ; et si mon amour seul vous résiste, si vous ne pouvez le détruire, c'est qu'il est votre ouvrage et non pas le mien.¹⁰⁵

Dans l'état cruel où vous m'avez réduit, je passe les jours à déguiser mes peines et les nuits à m'y livrer ; tandis que vous, tranquille et paisible, vous ne connaissez ces tourments que pour les causer et vous en applaudir. Cependant, c'est vous qui vous plaignez, et c'est moi qui m'excuse.¹⁰⁶

Il reproche à Mme de Tourvel de provoquer l'amour dans son cœur. Celle-ci se défend, et son besoin de se défendre la dénonce. Elle ne réussit plus à cacher ni son embarras, ni son amour. Valmont obtient finalement ce qu'il désirait tant : occuper le lieu du désir :

Les ferventes prières, les humbles supplications, tout ce que les mortels, dans leur crainte, offrent à la Divinité, c'est moi qui le reçois d'elle : et vous voulez que, sourd à ses vœux, et détruisant moi-même le culte qu'elle me rend, j'emploie à la précipiter la puissance qu'elle invoque pour la soutenir !¹⁰⁷

Mme de Tourvel est désormais fascinée par Valmont. Même lorsqu'elle le fuit, son image la suit. Elle ne peut pas s'empêcher de penser à lui. Même si elle ne lit pas ses lettres, elle les regarde et elle pleure. Elle devient préoccupée par tout ce qui le concerne. Bref, elle en est obsédée et bientôt elle cède à ses avances : « Je ne puis supporter mon existence, qu'autant qu'elle servira à vous rendre heureux. Je m'y

¹⁰⁵ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 35, p. 106.

¹⁰⁶ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 36, p. 110.

¹⁰⁷ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 96, p. 267-268.

consacre toute entière : dès ce moment je me donne à vous, et vous n'éprouverez de ma part ni refus ni regrets.»¹⁰⁸ En fait, son état va au-delà de l'obsession ; Mme de Tourvel est « possédée » par Valmont :

Valmont devient le *fascinum* de Mme de Tourvel. Il a réussi à occuper la place béante qu'occupait la divinité imaginaire qu'adorait la Présidente, la passion qui faisait qu'elle gardait fidélité aux fantômes absents de sa mémoire. Son regard devient craintif et la rencontre des yeux (ce *topos* sublime de la séduction) se traduit chez elle en une véritable possession magnétique « Je rencontrai ses yeux, et il me fut impossible de détourner les miens».¹⁰⁹

Et c'est avec raison que Mme de Merteuil craint pour la Présidente de Tourvel la « peur du Diable » car Valmont devient le « poison »¹¹⁰ de celle-ci. Ce n'est que lorsqu'elle apprend la mort de Valmont que la Présidente guérit de sa maladie, comme si la mort de son amant la délivrait de sa possession. Ceci rappelle le rite d'exorcisme où on délivre le possédé de l'empire du diable.

Mais l'immolation de la Présidente reste l'oeuvre de la Marquise. Si Valmont est celui qui pratique le rituel de la séduction, Mme de Merteuil est toujours là en train de guider ses pas et de critiquer ses gestes. Lorsqu'il hésite, elle agit. Ainsi, lorsque le bonheur que Valmont et la Présidente éprouvent dans les bras l'un de l'autre provoque la jalousie de la Marquise, elle décide d'agir. Par conséquent, elle commence à se montrer exigeante face à Valmont. Elle est tantôt douce tantôt méchante. Elle parle d'amour et de constance, un discours étranger aux principes

¹⁰⁸ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 125, p. 366.

¹⁰⁹ - Saint-Amand, Pierre, *Op.cit.*, p.103.

¹¹⁰ - Saint-Amand, Pierre, *Op.cit.*, p. 103.

libertins. Toutefois, tout ce qu'elle désire, c'est voir Valmont lui sacrifier Mme de Tourvel :

J'exigerais donc, voyez la cruauté! que cette rare, cette étonnante Mme de Tourvel ne fût plus pour vous qu'une femme ordinaire, une femme telle qu'elle est seulement : car il ne faut pas s'y tromper ; ce charme qu'on croit trouver dans les autres, c'est en nous qu'il existe ; et c'est l'amour seul qui embellit tant l'objet aimé. Ce que je vous demande là, tout impossible que cela soit, vous feriez peut-être l'effort de me le promettre, de me le jurer même ; mais, je l'avoue, je n'en croirais pas de vains discours. Je ne pourrais être persuadée que par l'ensemble de votre conduite.¹¹¹

Mme de Merteuil fait son possible pour obtenir ce qu'elle veut. Elle tente de faire ressurgir le passé pour adoucir Valmont, elle le gronde de s'éloigner des principes libertins, elle l'accuse d'être amoureux, elle se moque de lui, et puis elle lui dicte la lettre fatale.

Ceci dit, la Marquise agit à travers Valmont. Les deux libertins représentent deux faces d'une seule et même figure, celle du sacrificateur. Toutefois, le rituel de la séduction n'aboutit pas comme prévu car l'immolation de la Présidente est causée par la jalousie et non par les principes libertins, même si la lettre dictée par Mme de Merteuil a l'effet désiré sur le cœur de la présidente de Tourvel :

Le voile est déchiré. Madame, sur lequel était peinte l'illusion de mon bonheur. La funeste vérité m'éclaire, et ne me laisse voir qu'une mort assurée et prochaine, dont la route m'est tracée entre la honte et le remords. Je la suivrai...je chérirai mes tourments s'ils abrègent mon existence. [...] Recevez, Madame, le seul adieu que je ferai, et exaucez ma dernière prière ; c'est de me laisser à mon sort, de m'oublier entièrement, de ne plus me compter sur la terre. Il est un terme dans le malheur, où l'amitié augmente nos souffrances et ne peut

¹¹¹ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 134, p. 387-388.

les guérir. Quand les blessures sont mortelles, tout secours devient inhumain.¹¹²

b. Le corruption de Cécile

Inspirée par un désir commun de vengeance, la séduction de Cécile met en scène, encore une fois, la double figure des deux libertins. Mais le rituel sacrificiel de Cécile est d'une autre nature. Étant une victime facile, elle ne représente pas ce qu'un libertin comme Valmont recherche car :

pour exercer réellement sa tyrannie, il a besoin d'un être qui soit son égale et non son esclave. Le véritable libertinage n'est ni simple séduction, ni simple viol : il en appelle, beaucoup plus subtilement, à la conscience lucide et veut que l'autre se connaisse afin d'être lui-même reconnu.¹¹³

Cependant, rappelons que la séduction de Cécile n'est pas dictée par les principes libertins mais par la vengeance.

La première étape est de gagner la confiance de Cécile. Pour ce, Valmont sollicite avant tout l'aide de Danceny qui, avec une confiance aveugle, lui livre son amante :

Je ne puis vous dissimuler combien j'ai été affligé en apprenant de Valmont le peu de confiance que vous continuez à avoir en lui. Vous n'ignorez pas qu'il est mon ami, qu'il est la seule personne qui puisse nous rapprocher l'un de l'autre [...]
Cécile, Cécile, ayez pitié de moi! Consentez à me voir, prenez-en tous les moyens!¹¹⁴

¹¹² - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 143, p. 407.

¹¹³ - Jaton, Anne Marie, « Libertinage féminin, libertinage dangereux », *Laclos et le libertinage*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983, p. 153.

¹¹⁴ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 93, p. 262-263.

Ainsi, sans le savoir, Danceny guide Cécile à sa perte en la priant de prendre « tous les moyens » pour le voir, c'est-à-dire en se livrant à Valmont.

Alors par la tromperie, Valmont va amorcer le rituel de la séduction. Encore une fois, le libertin recourt à la comédie, et encore une fois il est aidé par Mme de Merteuil. Connaissant son empire sur l'innocente Cécile, la Marquise en profite pour achever sa corruption. Dans la lettre 105, elle décide de l'initier au libertinage. Elle remplace la culpabilité qui assaille sa pupille temporaire par le désir et la tromperie. Elle l'initie à la vie mondaine et à la sexualité, et dirige ses pas, à l'exemple de Danceny, vers Valmont.

Ce qui assure le succès du rituel est sans doute l'innocence de la victime. En fait, c'est son innocence qui lui fait perdre sa virginité :

Sans doute on ne lui a pas bien appris dans son Couvent, à combien de périls divers est exposée la timide innocence, et tout ce qu'elle a à garder pour n'être pas surprise : car, portant toute son attention, toutes ses forces à se défendre d'un baiser, qui n'était qu'une fausse attaque, tout le reste était laissé sans défense : le moyen de n'en pas profiter!¹¹⁵

Et c'est aussi son innocence qui facilite sa manipulation. Elle croit tout ce qu'on lui dit, elle fait tout ce qu'on lui demande. Elle va jusqu'à écrire à Danceny une lettre dictée par Valmont.

La destruction de Cécile est totale. Non seulement, elle est déflorée mais elle est manipulée. Et le rituel de la séduction aboutit lorsque la victime perd sa réputation et qu'elle est condamnée à l'exil.

¹¹⁵ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 96, p. 270.

II

Sacrifice des libertins ou de la libertine?

Comme nous l'avons signalé plus haut, l'immolation des victimes ne risque pas de provoquer des représailles car seuls les deux libertins connaissent les secrets des uns et des autres. Et ce n'est que lorsque la guerre se déclenche entre les deux que le scandale éclate. Ironiquement, les sacrificateurs deviennent des victimes.

Il y a sans doute une certaine affinité entre le sacrifice des sacrificateurs-victimes et celui que nous retrouvons dans *les Bacchantes* d'Euripide. Rappelons que dans cette tragédie grecque Dionysos trouble la paix pour ensuite rétablir l'ordre en exécutant Penthée dont l'*hubris* est intolérable. Or, nous pouvons sans doute en dire autant de l'*hubris* de Valmont et de Mme de Merteuil. En fait, tous les deux veulent se confondre avec Dieu. Dès le début du roman, Valmont annonce son projet de remplacer Dieu dans la vie de la Présidente, et c'est avec orgueil qu'il raconte la scène de charité au cours de laquelle les gens du village se mettent à genoux devant lui. Quant à Mme de Merteuil, elle se place au-dessus des mortels, et refuse d'être comparée à eux : « me voilà comme la Divinité, recevant les vœux opposés des aveugles mortels, et ne changeant rien à mes décrets immuables. »¹¹⁶ En fait, elle ne cesse de souligner sa supériorité : « Je n'avais pas quinze ans, je possédais déjà les talents auxquels la plus grande partie de nos Politiques doivent leur réputation, et je

¹¹⁶ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 63, p. 168.

ne me trouvais encore qu'aux premiers éléments de la science que je voulais acquérir. »¹¹⁷

Alors, nous pouvons voir dans le sacrifice des libertins une punition divine à l'exemple des *Bacchantes*. A moins que ce soit la main de l'auteur qui condamne ses personnages pour leur manque de moralité. Il existe sans doute une puissance omniprésente qui se reflète dans la voix des femmes vertueuses, Mme de Volanges et Mme de Rosemonde, et par la simple existence des êtres, qui malgré leur absence, rappellent à l'ordre, que ce soit M. le président ou même Sophie, l'amie de Cécile. Cependant, cela n'est peut-être qu'ironie car l'hypocrisie règne dans la société. Ce qui est admiré chez les hommes est condamné chez les femmes, et tout ce qui est camouflé est toléré. Et la morale risque d'être une simple façade. Ceci dit, peut-on réellement parler du sacrifice des libertins ou doit-on plutôt parler du sacrifice de la libertine?

Quoi qu'il en soit, le sacrifice semble être justifié à priori. Peut-être l'auteur sème-t-il le chaos comme Dionysos pour ensuite rétablir l'ordre en punissant les coupables. Mais dire que la morale triomphe est une autre question, car même la morale des personnages les plus vertueux est mise en doute.

¹¹⁷ - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 81, p. 223.

1. Le « double-standard »

Dans *Les Liaisons dangereuses*, le cercle libertin comprend un libertin, une libertine et leurs victimes et non pas un libertin et ses victimes. Toutefois, avant le roman de Laclos, nous apprend J.-J. Salomon :

les femmes s'introduisaient dans le romanesque privées d'essence et de possibilités dialectiques. Elles avaient rang d'esclaves, d'objets sans liberté pour qui la transcendance conventionnellement était, sinon hors d'atteinte, du moins possible seulement dans les bras de l'homme. La grande nouveauté des *Liaisons*, ce sera l'accession de la femme à la transcendance sans l'homme.¹¹⁸

Mme de Merteuil est sans doute la seule femme qui réussit à atteindre la transcendance sans l'homme. Toutefois, pour y accéder, elle ne peut pas agir avec la liberté du libertin car elle doit protéger sa réputation. Elle ne peut pas se vanter publiquement de ses victoires car elle sera condamnée par la société. Ainsi, elle mène une double vie.

Par contre, les conquêtes de l'homme sont toujours glorifiées. Après avoir sacrifié la femme qu'il a possédée, le libertin réintègre la société pour la condamner :

Le libertinage masculin finit donc par assumer un aspect paradoxal et incarne des valeurs diamétralement opposées qui expliquent sa connivence avec le parti de l'ordre. Lorsqu'il lutte indirectement pour la liberté des sens, il appartient au grand combat contre l'échafaudage des interdits et sape sournoisement l'édifice social; mais au moment de ce que Roger Vailland appelle « la mise à mort » de la victime, le libertin réintègre la rassurante condamnation de la société : il se met, après avoir foulé aux pieds toutes les notions admises, du côté des

¹¹⁸ - Salomon, J.-J., *Liberté et libertinage: Les Liaisons dangereuses*, in *Les Temps modernes*, no 5, 1949, p. 154.

bien-pensants, qui l'accueillent et lui pardonnent en faveur de son retour final à l'ordre.¹¹⁹

Si la société applaudit la victoire de Prévan sur les trois infortunées, elle condamne la victoire de Mme de Merteuil sur Prévan à la fin du roman, lorsque le scandale éclate.

2. L'indifférenciation

Pour faire connaître son système libertin, Mme de Merteuil choisit d'écrire à Valmont. Mais en agissant ainsi, elle met son sort entre les mains de son confident. Tout au long du roman, les deux libertins camouflent leur rivalité sous le masque de l'amitié. Toutefois, chacun possède les armes nécessaires pour abattre l'autre. Et lorsque leurs différences s'estompent et cèdent la place à la rivalité, la guerre se déclenche. Chacun se croit supérieur à l'autre, chacun pense dominer l'autre. Si Valmont gagne le premier combat, il perd la vie dans le second : Danceny le provoque en duel, et la violence de celui-ci, provoquée par la jalousie, est sans doute un effet de la sexualité, car après tout, Valmont lui ravit son rôle d'amant. Rappelons que René Girard rapproche violence et sexualité car la sexualité provoque des querelles, des jalousies, bref elle « est l'occasion permanente de désordre. »¹²⁰ Or la jalousie de Danceny a été piquée lorsqu'il apprend que Valmont s'est servi de lui pour corrompre Cécile, et c'est alors qu'il décide de se venger. Et comme nous le

¹¹⁹ - Jaton, Anne Marie, « Libertinage féminin, libertinage dangereux », *Laclos et le libertinage*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983, p. 154.

¹²⁰ - *La Violence et le sacré*, p. 57.

savons, le combat s'achève par la mort de Valmont. ce qui prouve, une fois encore, que sexualité et violence sont les deux faces d'une même médaille.

Le troisième et dernier combat est remporté par Valmont qui arme Danceny des lettres qui compromettent Mme de Merteuil. Ainsi, la Marquise et Valmont deviennent-ils semblables à Polynice et Étéocle. Lorsque le geste de l'un détruit la symétrie, le geste de l'autre la rétablit.

3. L'unanimité

Ce jeu de mimétisme conduit à une vraie crise sacrificielle. Valmont et Mme de Tourvel meurent. Cécile et Danceny sont exilés. Quant à Mme de Merteuil, une fois ses lettres publiées par Danceny, elle est huée, ce qui équivaut à sa mort sur le plan social¹²¹.

Ainsi, l'unanimité s'arrête sur la Marquise. Ironiquement, on la condamne pour des actions qu'on applaudit chez son adversaire Prévan:

Pour que rien ne manquât à son humiliation, son malheur voulut que M. de Prévan, qui ne s'était montré nulle part depuis son aventure, entrât dans le même moment dans le petit salon. Dès qu'on l'aperçut, tout le monde, hommes et femmes, l'entoura et l'applaudit ; et il se trouva, pour ainsi dire, porté devant Mme de Merteuil, par le public

¹²¹ - « Mme de Merteuil, en arrivant de la Campagne, avant-hier Jeudi, s'est fait descendre à la Comédie Italienne. où elle avait sa loge ; elle y était seule, et, ce qui dut lui paraître extraordinaire, aucun homme ne s'y présenta pendant tout le spectacle. A la sortie, elle entra, suivant son usage, au petit salon, qui était déjà rempli de monde ; sur-le-champ il s'éleva une rumeur, mais dont apparemment elle ne se crut pas l'objet. Elle aperçut une place vide sur l'une des banquettes, et elle alla s'y asseoir ; mais aussitôt toutes les femmes qui y étaient déjà se levèrent comme de concert, et l'y laissèrent absolument seule. Ce mouvement marqué d'indignation générale fut applaudi de tous les hommes, et fit redoubler les murmures, qui, dit-on, allèrent jusqu'aux huées. », *Les Liaisons dangereuses*, lettre 173, p. 468.

qui faisait cercle autour d'eux. On assure que celle-ci a conservé l'air de ne rien voir et de ne rien entendre, et qu'elle n'a pas changé de figure ! mais je crois ce fait exagéré. Quoi qu'il en soit, cette situation, vraiment ignominieuse pour elle, a duré jusqu'au moment où on a annoncé sa voiture ; et à son départ, les huées scandaleuses ont encore redoublé.¹²²

Cet épisode représente un rituel sacrificiel qui met en scène une véritable exécution.

La société trouve dans Mme de Merteuil la victime idéale :

Mme de Merteuil devient le *skandalon*, celle sur qui est reportée la contamination collective (...elle par qui le scandale est arrivé). C'est sur son corps que va s'achever la purification de la foule, purification redoublée par la présence de Prévan dont la dimension exorciste est frappante. Le texte de Laclos veut cacher la violence de la foule, malgré sa clameur étourdissante, en la reportant sur le personnage, en la désignant comme interne à la victime : « Mme de Merteuil avait pris la nuit suivante une très forte fièvre, qu'on avait cru d'abord l'effet de la situation violente où elle s'était trouvée, mais qu'on sait depuis hier au soir, que la petite vérole s'est déclarée confluente et d'un très mauvais caractère. »¹²³

Mais la société croit-elle vraiment que la petite vérole est une violence interne ou plutôt une punition venant de la Providence? Quoi qu'il en soit, la victime contaminée sera expulsé à l'exemple de *l'anathème*. Son départ promet d'annuler, de détruire le désordre qu'elle a créé.

Toutefois, la Marquise ne quitte pas vaincue car, au fond, elle a obtenu tout ce qu'elle désirait. Premièrement, elle s'est vengé de Gercourt en corrompant Cécile. Deuxièmement, elle a réussi à remporter une victoire sur Prévan, même si ce n'est

¹²² - *Les Liaisons dangereuses*, lettre 173, p. 468.

¹²³ - Saint-Amand, Pierre, *Op.cit.*, p. 111.

que pendant un petit moment, sous les applaudissements de la société. Et troisièmement, elle a obtenu le sacrifice de la Présidente.

4. Les caractéristiques de la victime

Mme de Merteuil possède les caractéristiques de la victime. Tout en étant différente des autres femmes, elle doit leur ressembler car c'est elles qui décident de sa réputation. Elle doit constamment jouer la comédie, que ce soit lorsqu'elle séduit ou lorsqu'elle prêche. Ainsi, elle est femme mais elle agit comme un homme.¹²⁴ Elle est donc à la fois, à l'intérieur et à l'extérieur de la société, ce qui fait d'elle la victime idéale.

De plus, puisque la société entière s'est dressée contre elle, et que la seule personne qui la défendait l'a dénoncée, Mme de Merteuil ne risque pas de provoquer des représailles. Quant au caractère sacré qu'acquiert la victime après son immolation, il n'est pas tout à fait hors de la portée de la Marquise. Après tout, si la société parisienne la rejette, une autre pourrait l'accueillir à l'exemple d'Œdipe. En ce qui concerne la pureté nécessaire à la victime traditionnelle, Mme de Merteuil la possède car au fond, elle se soumet à des principes fort exigeants, ce qui veut dire qu'elle est, à sa façon, très pure. D'ailleurs, elle parle de la pureté de sa ligne directrice.

¹²⁴ - Mme de Merteuil adopte l'attitude des femmes prudes afin de protéger sa réputation, toutefois son libertinage la rapproche des hommes.

Toutefois, même si elle ne l'était pas, elle ne risque pas de contaminer une société qui adhère, avec hypocrisie, aux mêmes mœurs. Lorsque les lettres de Mme de Merteuil sont dévoilées au public, elles font scandale. Cependant, l'histoire des trois inséparables fait de Prévan un héros. Alors le sacrifice de Mme de Merteuil permet à la société de se cacher sa propre corruption et sa propre impureté: « ultimately we are left with the ironic awareness that society may sacrifice its scapegoats, but will no doubt go on actively tolerating a social system based on double standard for men and women, and on the impersonation not the practice of virtue. »¹²⁵ Et grâce à ce « double standard », Valmont échappe en partie à la violence de la société malgré sa culpabilité. Le sacrifice des libertins devient ainsi le sacrifice de la libertine.

¹²⁵ - Byrne W. Patrick, « *Les Liaisons dangereuses* »: *A Study of Motive and Moral*. Glasgow, Scotland, University of Glasgow French and German Publications, 1989, p. 29.

Conclusion

Les rituels sacrificiels servent avant tout à rétablir un ordre déchu. Afin de mettre fin à la « crise sacrificielle » qui menace la survie d'une communauté quelconque, une victime doit être sacrifiée. Cette victime doit, rappelons-le, répondre à certaines exigences. Premièrement, elle doit être, à la fois, à l'intérieur et à l'extérieur de la communauté. Deuxièmement, elle ne doit pas provoquer de représailles. Et troisièmement, elle doit être pure et sacrée.

Lorsque les membres d'une société sombrent dans l'indifférenciation, seul le sacrifice d'une victime peut les réconcilier. Ainsi, la crise s'achève lorsque la société décide d'orienter sa violence sur une seule personne.

Dans *la Religieuse*, la grille d'analyse adoptée s'est avérée à coup sûr opératoire et elle nous a permis de souligner à quel point l'aventure de Suzanne s'inscrit dans le processus victimaire illustré par René Girard.

Dans le milieu familial, le sacrifice de Suzanne est nécessaire au maintien de l'ordre. En la sacrifiant, M. Simonin cherche à protéger des êtres qui lui sont chers : sa femme et ses deux filles. Il substitue ainsi Suzanne à la vraie coupable, sa femme. Exilée à Longchamp, Suzanne connaît de nouveau la persécution. Cette fois, c'est au nom de Dieu qu'on lui fait violence. On l'accuse des méchancetés les plus atroces, on la croit possédée par le diable. Après le rite d'exorcisme, elle est de nouveau vouée à l'exil. Au milieu de la noirceur, Suzanne ne cesse de chercher la mère. Cependant, elle ne rencontre que des « mères » supérieures qui l'enfoncent davantage dans l'obscurité.

Il est certes qu'en écrivant *La Religieuse*, Diderot voulait faire la satire des couvents. Toutefois, l'étude du processus victimaire nous a permis d'établir l'hypothèse suivante : Diderot, un auteur peu enclin au religieux, est la victime de ce même religieux.

Diderot, un incroyant notoire, tombe dans le piège du rituel sacrificiel sans s'en rendre compte, alors même qu'il dénonce une des institutions sur lesquelles se fonde la religion. Son rejet des valeurs religieuses, qui ne l'empêche pas de souscrire à celles-ci de façon inconsciente, confirme la prégnance et la valeur des thèses défendues de René Girard.

Dans les *Liaisons dangereuses*, le caractère démembré du rituel sacrificiel nous a permis de montrer qu'avec la laïcisation du mal, s'estompe la dimension archaïque et mythique propre au sacrifice.

Contrairement à *La Religieuse*, nous retrouvons dans *Les Liaisons dangereuses* une multiplicité de victimes. Leur choix n'est pas toujours unanime, cependant, elles répondent aux caractéristiques de la victime traditionnelle. Toutefois, il semble que le choix s'arrête surtout sur les femmes. La société des *Liaisons* semble tolérer chez les hommes ce qu'elle condamne chez les femmes. Or, dans le monde que nous décrit René Girard, les femmes ne figurent pas sur la liste des victimes à sacrifier.

Peut-être, en dernière analyse, pouvons-nous considérer que la seule véritable victime d'un rituel sacrificiel dans ce roman est Madame de Merteuil, car il se forme, à la fin des *Liaisons dangereuses*, une espèce d'unanimité pour la condamner, alors

que Valmont meurt, somme toute, au cours d'un rituel aristocratique ; celui du duel, qui s'apparente, du moins dans la pensée féodalo-aristocratique, à un jugement de Dieu.

Il y a certainement une grande différence entre les rituels sacrificiels retrouvés dans les deux romans : la problématique des *Liaisons dangereuses* est une problématique sociale et ontologique, tandis que l'enjeu dans *La Religieuse* demeure métaphysique. Peut-être le passage à Laclos marque-t-il une rupture : le passage d'un monde encore travaillé par la métaphysique à un univers laïque, uniquement.

Appendice I

Dans nombre de pays, des tribus continuent à vivre loin de la civilisation, notamment les nomades qu'on trouve dans certains pays arabes. En Jordanie, les Bédouins, ou Bedu en arabe, ascendants d'une majorité du peuple jordanien, existent toujours. Ils représentent un des groupes les plus connus de la population jordanienne. Un bon nombre d'entre eux ont abandonné l'errance pour s'établir sur une terre. Toutefois, ils montrent toujours un désir notable d'indépendance et, jusqu'à un certain point, ils échappent à l'autorité de l'état :

As the Bedouins have long been, and still remain to a limited degree, outside the governing authority of the state, they have used a number of social mechanisms – including exile from the tribe, and the exaction of « blood money » or vengeance to right a crime – to maintain order in the society. The values of Bedouin society are vested in an ancient code of honor, calling for total loyalty to the clan and tribe in order to uphold the survival of the group.¹²⁶

Les Bédouins ont leurs propres règles sociales. Si la vengeance est de nos jours perçue négativement, c'est que nous oublions que notre système judiciaire y supplée. La seule différence est qu'au lieu de nous venger nous-même du coupable, c'est notre système judiciaire qui nous venge, soit en mettant fin à la vie du coupable, soit en l'emprisonnant. Dans les deux cas, on recourt à la violence.

¹²⁶ - [http : www.Kinghussein.gov.jo/people1.html](http://www.Kinghussein.gov.jo/people1.html)

Appendice 2

« Les animaux malades de la peste »

Un mal qui répand la terreur,
 Mal que le ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
 Faisoit aux Animaux la guerre.
 Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés :
 On n'en voyoit point d'occupés
 A chercher le soutien d'une mourante vie ;
 Nul mets n'excitoient leur envie ;
 Ni Loups ni Renards n'épioient
 La douce et innocente proie;
 Les Tourterelles se fuyoient :
 Plus d'amour, partant plus de joie.
 Le Lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
 Je crois que le ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune.
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
 On fait de pareil dévouements.
 Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
 J'ai dévoré force moutons.
 Que m'avoient-ils fait ? nulle offense ;
 Même il m'est arrivé quelquefois de manger
 Le berger.
 Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
 Car on doit souhaiter, selon toute justice,
 Que le plus coupable périsse.
 - Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi ;
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
 Eh bien ! manger moutons, canaille, sottise espèce,
 Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,

En les croquant, beaucoup d'honneur ;
 Et quant au berger, l'on peut dire
 Qu'il étoit digne de tout maux,
 Étant de ces gens-là qui sur les animaux
 Se font un chimérique empire. »
 Ainsi dit le Renard ; et flatteurs d'applaudir.
 On n'osa trop approfondir
 Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
 Les moins pardonnables offenses.
 Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtins,
 Au dire de chacun, étoient de petits saints.
 L'Ane vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
 Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net. »
 A ces mots, on cria haro sur le baudet.
 Un Loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
 Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 Rien que la mort n'étoit capable.
 D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
 Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.¹²⁷

¹²⁷ - La Fontaine, *Fables*, Paris, Lettres françaises, Collection de l'imprimerie nationale, Texte présenté et commenté par Marc Fumaroli, Illustrations de Marie Hugo, 1985, Tome II – Livre VII, Fable I, p. 14.

BIBLIOGRAPHIE *

I – TEXTES A L'ETUDE

Diderot, Denis, La Religieuse, Paris, GF-Flammarion, 1968.

Laclos, Pierre Choderlos de, Les Liaisons dangereuses, Paris, Gallimard, 1972.

II _ CRITIQUES

A - Livres

Collectif. Laclos et le libertinage, Paris, Presse Universitaires de France, 1982.

Bataille, Georges. La Littérature et le mal, Paris, Gallimard, 1990. (1957).

Baudrillard, Jean, De la séduction, Paris, Editions Galilée, 1988.

Byrne W. Patrick, Les Liaisons dangereuses: A Study of Motive and Moral, Glasgow, Scotland, University of Glasgow French and German Publications, 1989.

Clucksman, André, Cynisme et Passion, Paris, Grasset, 1981.

Castillo Durante, Daniel, Sade ou l'ombre des Lumières, N.Y., Peter Lang, 1997.

Diaconoff, Suellen, Eros and Power in Les Liaisons dangereuses: A Study in Evil, Genève, Librairie Droz, 1979.

Delon, Michel, P.-A. Choderlos de Laclos: Les Liaisons dangereuses, Paris, Presses Universitaires de France, 1986.

* Nous ne connaissons point d'ouvrages qui analysent la violence sacrée dans les deux romans que nous avons retenus. D'autre part, les études sur le « libertinage » se fondent surtout sur une méthode sociologique, quand elles n'adoptent pas une perspective morale. De là une bibliographie relativement mince.

Flahaut, François, La Méchanceté, Paris, Ed. Descartes et Cie, 1998.

Girard, René, La Violence et le sacré, Paris, Grasset, 1972.

Hacker, Friedrich, Agression, violence dans le monde moderne, Paris, Calmann-Lévy, 1972

Hubert, Henri et Marcel Mauss, Sacrifice: its nature and function; traduit du français par W. D. Halls, Londres, Cohen & West, 1964.

Jankelevitch, W, Le Mal, Grenoble, B. Arthaud, 1947.

La Fontaine, Fables, Paris, Lettres françaises, Collection de l'imprimerie nationale, Texte présenté et commenté par Marc Fumaroli, Illustrations de Marie Hugo, 1985, Tome II – Livre VII à XII.

Lorenz, Konrad, L'Agression, Paris, Flammarion, 1968.

Pomeau, René, Laclos, Paris, Hatier, 1975.

Ponton, Jeanne, La Religieuse dans la littérature française, Québec, Les presses de l'université Laval, 1969.

Saint-Amand. Pierre, Les Lois de l'hostilité, Paris, Seuil, 1992.

Séduire ou La Passion des Lumières, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.

Sofsky, Wolf, Traité de la violence, Paris, Gallimard, 1998.

Storr, Anthony, Human Agression, N.Y., Atheneum, 1968.

Human Destructiveness, N.Y., Basic Books, Inc., 1972.

Sexual Deviation, London, Heinemann, 1964.

Therrien, Madeleine B., Les Liaisons dangereuses :une interprétation psychologique, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1973.

Wetzel, Marc, La Méchanceté, Paris, Quintette, 1986.

B- Articles

Badir, Magdy Gabriel, « Représentation de la violence dans le roman français », Studies on Voltaire and the Eighteenth century, vol CCCXLVII, 1996, p. 585-589.

Brussière, François, Le Roman de la violence et son esthétique, Europe, No 542, juin 1974, p.31 à 50.

Mylne, Vivienne, « What Suzanne knew, lesbianism and "La Religieuse" », Studies on Voltaire and the Eighteenth century, vol CCVIII, 1982, p. 167-173.

Didier, Béatrice, « Images du sacré chez Diderot », Travaux de littérature, vol VI, 1993, p.193-209.

Delon, Michel, « Violences peintes ». Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie, vol 18-19, oct. 1995, p. 71-79.

Salomon, J.-J., « Liberté et libertinage: *Les Liaisons dangereuses* », in Les Temps modernes, no 5, 1949.

TABLES DES MATIÈRES

Remerciements	2
Introduction	3
Première partie: Problématique	9
I. Le sacrifice originel	10
II. Le sacrifice rituel	12
1. La crise sacrificielle	12
2. L'unanimité	14
3. Les caractéristiques de la victime	16
a. La ressemblance	16
b. La question de représailles	17
c. Pureté et sacralité	17
4. La substitution	18
5. La méconnaissance	20
III. La sexualité et l'impureté	23
Deuxième partie: Analyse de <i>La Religieuse</i> de Denis Diderot	25
I. La situation familiale	27
1. Les caractéristiques de la victime	28
2. L'unanimité	29
3. L'exil	30

II.	La violence à Longchamp	31
	1. Les caractéristiques de la victime	31
	2. L'unanimité	33
	3. Les rituels sacrificiels	35
	4. Souillure et contagion	38
III.	Suzanne et le lesbianisme	43
	1. La première relation amoureuse	43
	2. Mme de Moni : la mère idéale?	47
	3. La supérieure de *** : l'amante désespérée	54
Troisième partie: Analyse des <i>Liaisons dangereuses</i> de P. C. de Laclos		60
I.	Le rituel de la séduction	63
	1. L'unanimité	65
	a. Le manque d'unanimité	65
	b. Un choix unanime	65
	2. Les caractéristiques de la victime	67
	a. Mme de Tourvel	67
	b. Cécile	69
	3. Le rituel de la séduction	70
	a. L'immolation de la Présidente	70
	b. La corruption de Cécile	75

III.	Sacrifice des libertins ou de la libertine?	77
1.	Le « double-standard »	79
2.	L'indifférenciation	80
3.	L'unanimité	81
4.	Les caractéristiques de la victime	83
	Conclusion	85
	Appendice 1	89
	Appendice 2	90
	Bibliographie	92
	Tables des Matières	95